Le COURRIER du Cinéma

JANVIER 1940

5c

ANNIE DUCAUX

TRES PROCHAINEMENT

Nane Germon, Georges Rigaud, Kate de Nagy
dans "ACCORD FINAL"

FRANCE - FILM
MONTRÉAL

FRANCE-FILM

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE

PREMIÈRE ET SEULE DISTRIBUTRICE DU FILM PARLANT FRANCAIS.

LE COURRIER DU CINEMA

VOLUME 5 -- No 1 — Membre de l'A. B. C. — JANVIER 1940

CHARLES TRENET est-il mort?

Un hurluberlu en mal de sensation lance la nouvelle de sa mort. — Le chanteur lui apporte une flagrante dénégation. — Voilà un genre de blague que nous ne saurions tolérer en des heures aussi tragiques.

Non, Mesdemoiselles. Mais non! Charles Trenet n'est pas mort.

Oui, je sais. . . on a répandu cette nouvelle. On l'a chuchotée à voix basse puis on l'a donnée comme véridique. Il y eut un moment de stupeur et certains individus—toujours mal renseignés—ont pris un air important pour dire que la nouvelle était fondée.

Nous savons tout cela! Mais nous, au "Courrier du Cinéma" nous confirmons avant de publier quoi que ce soit. Or, Charles Trenet est bel et bien vivant. A ceux et celles qui vous soutiendront le contraire veuillez répondre par un sourire. Ce sont des "informés" qui ne savent rien!

Charles Trenet a écrit récemment à notre directeur dans ces termes: "Je suis, écrit-il, toujours en excellente santé. J'ai quitté les planches, ou le plancher des vaches. si vous aimez mieux, pour le ciel! Je vole en plein azur. C'est encore une route enchantée."

On reconnait bien là le style imagé du "fou chantant", de l'artiste auquel la chanson française et le film doivent tant de belles choses nouvelles. Il faut donc traduire. Charles Trenet est pilote dans un camp d'aviation. Il vole de ses propres ailes, avec la bonne humeur qu'on lui connait, et comme il a toujours un moral excellent, le soir, il chante pour ses camarades de l'escadrille qui ne se lassent pas de l'écouter.

"En attendant, écrit-il, d'aller plus loin, plus haut. . ."

Cela devrait suffire pour réconforter les admirateurs du joyeux drille mais voilà mieux encore. Charles Trenet tient une rubrique dans un grand hebdomadaire parisien. Il avait débuté dans le journalisme en septembre. Or, depuis le conflit, de semaine en semaine, cette rubrique n'a pas cessé de paraître. Vous n'allez tout de même pas nous faire croire qu'il y existe un Trenet chanteur et un autre, journaliste.

Mieux encore, dans ces chroniques qui ne manquent pas de piquant, Trenet racontait l'autre jour de bonnes blagues à son sujet. "On me dit mort au front. . . écrivait-il. Je ne pensais jamais avoir des ennemis chez les miens!"

"Je sais parfaitement que les gaillards d'en face en veulent à ma peau. . . en cela je n'ai aucun mérite et je ressemble à pas mal de mes confrères. Mais que l'on veuille me faire mourir avant le temps, chez moi. . . ça c'est un peu fort. Si fort que j'en ferai très bientôt une chanson . . .drôle."

Charles Trenet n'a pas du tout l'intention de mourir comme on le voit et la rumeur qui a couru Montréal ces derniers jours est l'une de ses farces macabres nées du cerveau de quelque hurluberlu en mal de sensation.

Nous en aurons beaucoup de ce genre au cours des prochains mois. Tel ou tel artiste seront blessés et tués nombre de fois. Les petits journaux peu informés utilisent ce truc depuis longtemps. Faire mourir en quelques lignes un personnage connu; gonfler la nouvelle sous un titre ronflant, c'est du truc et pas du meilleur. Le démenti viendra, se dit-on, tellement tard puis nous aurons profité sur le moment de la sensation provoquée par notre petite "bombe".

Charles Trenet a été informé par notre direction de la rumeur à son sujet et il est très probable que sous peu l'auteur de cette fantaisie peu originale se voie tenu à une mise au point.

JEAN MURAT veut reprendre du service

Jean Murat est assis à l'écart à la terrasse d'un café. Celui qui fut le capitaine Benoit dans maints films d'espionnage, montre un visage grave.

— Je suis là, dit-il parce que j'ai passé l'âge d'être mobilisé. Tu crois que c'est drôle de rester civil alors que tous les copains sont partis. J'ai fait l'autre mais, quand même, ils auraient pu me prendre.

Et après un court silence, Jean Murat poursuit :

— Enfin, je ne désespère pas. Je compte bien qu'ils ne refuseront pas mes services en qualité d'interprète auprès de l'aviation britannique. J'ai beaucoup d'amis en Angleterre et ils travaillent pour moi.

Ainsi il cherche lui aussi à se rendre utile. Le film qu'il devait tourner en Indochine et qui aurait été un admirable document est reporté à une date indéterminée.

De plus la petite maison que Jean Murat se faisait construire sur le terrain qu'il venait d'acheter au-dessus de Cannes ne sera pas achevée, car il en est des maisons comme des films.

▼ ▼ ▼

LE VIGAN, un chauffeur qui ne chôme pas

— Oui, je suis au train des équipages... Ca me change un peu. Et dire que mon dernier film Le Paradis perdu parle de la "dernière". Ca en fait une de plus...

— Et tu es dans le secteur ?

— A peu près, c'est-à-dire quelque part en France, comme tous les copains. Ca a commencé par Versailles. Les premiers jours, c'était dur à s'y mettre. On avait l'impression qu'une vie nouvelle commençait. Peu à peu on a retrouvé les hommes de nos vingt ans. Alors, au lieu d'une vie nouvelle, c'est une ancienne qu'on a retrouvée.

— Et le cinéma, tu y penses encore ?

— De temps en temps parce que des copains m'ont demandé des photos. Et puis l'autre jour, en pleine zone dite des armées, lorsqu'un gamin m'a photographié avec son Kodak ! Pour le moment, je suis chauffeur et je te jure que je ne chôme pas. Service, service.

▼ ▼ ▼

PIERRE BRASSEUR n'a plus l'esprit a "ça"

Déambulant dans les rues les mains dans les poches, le nez au vent, voici le soldat de deuxième classe Pierre Brasseur.

— Alors ça va ?

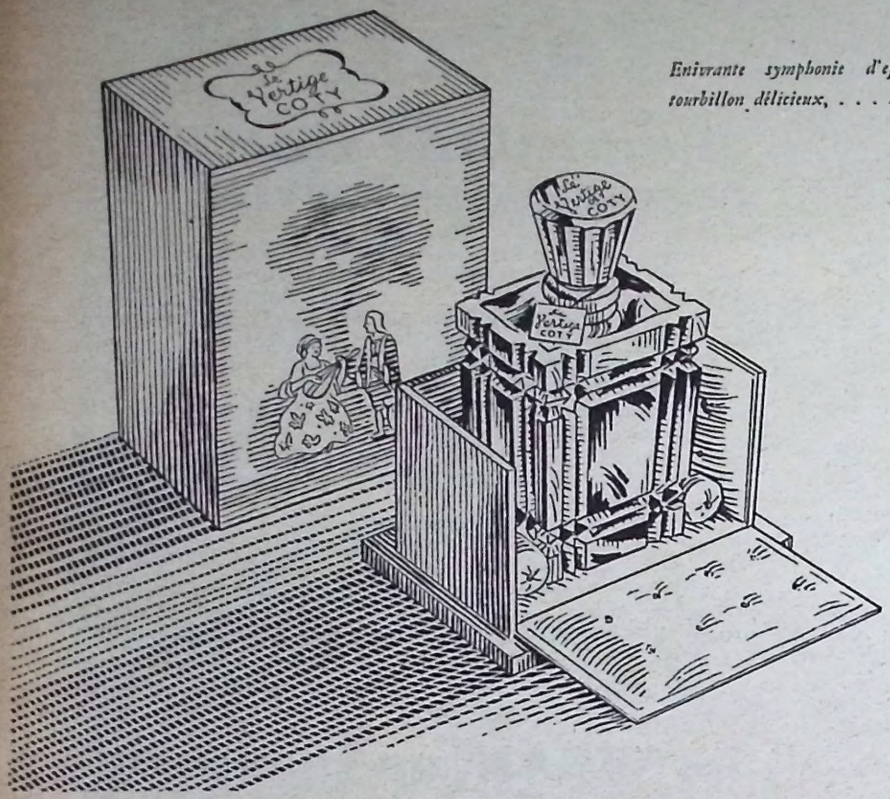
— Oui, je me suis fait à ce nouveau genre d'existence, bien que je ne goûte guère à la vie régulière et méthodique. Les premiers jours cela a été dur, mais depuis j'ai pris l'habitude.

Pierre Brasseur, qui a un peu maigri, a les joues roses. Il poursuit :

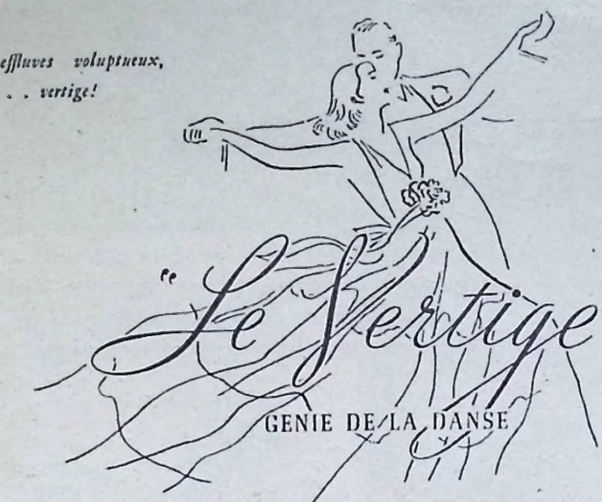
— Ce qui me pèse c'est l'inactivité à laquelle nous sommes astreints durant de longues heures. Et j'ai reçu il y a deux jours une proposition pour un film qui serait en préparation. Mais on n'a pas l'esprit à ça quand on est en bleu horizon. Je demanderai au capitaine de partir au front. La vie de garnison c'est pas fait pour moi.

Le "COURRIER DU CINEMA" est publié par "Le Courrier du Cinéma Limitée". Il est enregistré au Parlement comme matière de seconde classe. L'abonnement est de cinquante sous par année. Représentants : Québec, M. Ls-E. Verret, Cinéma de Paris; Sherbrooke, M. L. Perreault, Cinéma de Paris; Saint-Hyacinthe, M. J. Morin, Théâtre Corona; Trois-Rivières, M. J.-A. Lapolice, Cinéma de Paris; distributeurs à Montréal, Charron et Fils; à Québec, Agence Québecoise de Distribution Enrg.; à Chicoutimi, Agence de Journaux Inc.; à Sherbrooke, Librairie Notre-Dame; aux Trois-Rivières, Robert et Robert; Saint-Hyacinthe, Librairie Choquette. Chaque copie se vend $0.05. Adressez toute correspondance au bureau principal, 637, rue Craig O., suite 1110, téléphone LAncaster 5141. Edouard Garand, Directeur-commercial.

UN NOUVEAU PARFUM...



Enivrante symphonie d'effluves voluptueux, tourbillon délicieux, ... vertige!



"Le Vertige"

GENIE DE LA DANSE

Coty

Jean Gabin change d'appartement

Au moment où éclata la guerre, le décorateur Trauner avait construit, au studio de Billancourt, pour le film *Remorques*, un grand décor représentant un appartement, l'escalier et le balcon d'une maison de Brest. Les pièces, aux meubles simples, avaient la disposition exacte de celles du logis décrit par Roger Vercel, l'auteur du roman d'où est tiré le film. Par les nombreuses fenêtres, la magie du cinéma permettait de voir le port de Brest avec ses quais, ses grues, ses remorqueurs, ses cargos.

Cet appartement devait être celui du capitaine Laurent, interprété par Jean Gabin, et de sa femme, Madeleine Renaud. Hélas! la mobilisation vint interrompre les prises de vues et le décor ne s'anima jamais.

Mais, coïncidence curieuse, Jean Gabin partit précisément rejoindre son corps dans le grand port militaire breton, ce qui lui fit dire:

J'ai occupé un autre appartement que celui que je devais avoir, mais c'est toujours au même endroit!

▼

Maurice Chevalier marchand d'aspirateur

Dans *Pièges*, Maurice Chevalier joue le rôle d'un grand brasseur d'affaires qui aime toutes les femmes. Toutefois, lorsqu'il apparaît sur l'écran, c'est sous des apparences infiniment plus modestes. Un mari en rentrant chez lui le trouve en train de faire à sa femme une démonstration de nettoyage de tapis à l'aide d'un aspirateur.

En dépit de ses efforts, la dame ne se décide pas et Maurice Chevalier s'éloigne en emportant l'appareil.

Or, cette scène a été répétée trois fois, et, chaque fois, Maurice Chevalier est parti avec un aspirateur.

Ce qui lui faisait dire avec belle humeur :

— Si cela continue, je pourrai en vendre pour de bon...

▼

Jean-Pierre Aumont refuse de tirer des coups de feu dans ses films. Un de ses camarades d'enfance perdit un oeil dans un accident de fusil qu'on ne savait pas chargé et, depuis lors, l'artiste a horreur des armes à feu.

Encore trois beaux films nouveaux. A gauche: Paul Cambo et Elvire Popesco dans "Mon curé chez les riches". Au centre: Dita Parlo et Albert Préjean dans "L'Inconnue de Monte Carlo". A droite: Véra Korène et Jules Berry dans "Café de Paris".

Michèle Morgan flirte avec la mort et risque d'être dévorée par des chiens

Dans un petit port de Stockholm la belle vedette est assaillie par deux chiens-loups et ne doit la vie qu'à Pierre Richard-Willm et Jacques Terrane. Sans leur intervention l'artiste était écorchée vivante.

(De notre correspondant de Paris, M Emile RENNEY)

Lors d'une prise de vue pour le film "La Loi du Nord" à Kiruma, en Suède à la latitude du Cercle polaire, Michèle Morgan a failli être dévorée par des chiens.

Telle est la laconique nouvelle que nous envoie par lettre notre correspondant de Paris. Bien souvent nous avons dit dans ces pages que le métier de vedette de cinéma n'est pas tout à fait ce que l'on croit. A notre époque de cinéma réaliste à outrance les artistes ne sont plus doublés et doivent plus souvent qu'à leur tour, risquer leur vie. La courte note qui nous arrive de Paris le démontre une fois de plus. Nos lecteurs ont suivi notre roman-feuilleton "Telle qu'elle était en son vivant" dont est tiré le film "La Loi du Nord".

Comme la publication tire à sa fin il n'y a pas lieu de révéler le dénouement ou de résumer les faits.

Pour les scènes se déroulant dans le Grand Nord canadien le réalisateur Jacques Feyder est allé en Suède, à Kiruna (la ville de Suède la plus proche du Pôle). Le séjour de la troupe dura un mois par une température souvent de 20 degrés sous zéro. On se protégeait contre le vent soufflant en rafales sous un abri sommaire fait de planches et de feuilles de contreplaqué. Les chiens — qui n'entendent rien au cinéma et cela se comprend — étaient nerveux d'être obligés, eux habitués à courir des milles et des milles, d'arrêter au bout de cent pieds et de recommencer plusieurs fois ce manège. C'est peut-être à la suite d'une prise de vue de ce genre que se déroula l'accident mentionné plus haut. Un coup de croc de ces chiens est terrible. Affolés, il est difficile de les contrôler, de les mater! Heureusement Richard-Willm et Jacques Terrane (un débutant qui fera sensation) sont deux solides gaillards et il semble qu'ils aient eu la poigne roide pour maîtriser les farouches dogues.

C'est donc dire que les artistes ont réellement vécu les misères que Constantin-Weyer raconte dans son beau roman.

TOUT POUR LE ROLE

Tourner un film dans des conditions pareilles c'est un flirt avec la mort. Mais Michèle Morgan n'a pas hésité un seul instant. Tout ce qu'on exigeait d'elle c'est avec une grâce souriante qu'elle y complaisait. Car devant un beau rôle la véritable artiste n'hésite pas. Lorsqu'il faut exprimer des sentiments aussi divers que l'amour, l'honneur, la colère, la tristesse et la joie, les Michèle Morgan, les Charles Vanel, les Richard-Willm et les Jacques Terrane oublient le danger, oublient les misères. Ils se donnent entièrement à leur rôle. Ils ne jouent plus; ils vivent et c'est pour cela que certains films font sonner la note humaine si profondément et si dramatiquement véridique. Dans "La Loi du Nord" c'est la lutte âpre de l'amitié et de l'amour; le sentiment du devoir d'une part et le sens de l'honneur de l'autre. Un conflit tragique. Feyder a choisi, il nous semble, les artistes les plus aptes à jouer les personnages imaginés par le romancier.

La femme déchirée entre la pitié et l'amour physique, qui mieux que Michèle Morgan pouvait la rendre; Dal, le caporal de la Police Montée c'était un rôle tout trouvé pour Charles Vanel et Shaw, partagé entre le désir de retrouver sa liberté, l'amour et la reconnaissance, ce ne pouvait être autre que Richard-Willm. Pour Louis, le compagnon qui recevra à la mort de Jacqueline l'aveu de son amour. Feyder a choisi un jeune, Jacques Terrane, certainement le plus beau jeune premier de l'écran français.

DES QUALITES EXCEPTIONNELLES

Le film est maintenant terminé. Nous imaginons que l'accident survenu à Michèle Morgan n'a pas eu de conséquences fâcheuses. (Nos lecteurs seront tenus au courant). Bientôt "La Loi du Nord" sera sur tous les écrans du Canada et une fois de plus le film français prouvera le courage de ses artistes, les qualités exceptionnelles de ses artisans. Terminons par un hommage à Michèle Morgan. Sa belle tenue, son héroïsme ne nous la rendent que plus chère.

Jacques Terrane reçoit le dernier soupir de Michèle Morgan dans le film "La Loi du Nord".

Projecteurs Filmosound
et
films parlant français en 16 m-m

Si vous voulez donner des représentations de cinéma avec du film parlant 16 m/m, il importe que ces représentations soient parfaites sous tous les rapports et que votre clientèle soit satisfaite, sans quoi elle vous délaissera.

Aussi bon que soit le film, le son ne pourra pas être clair si votre appareil de reproduction du son n'est pas parfait.

La Compagnie Bell & Howell travaille depuis 30 ans à doter ses appareils "Filmosound" des qualités primordiales suivantes.

1er—Une image claire, nette et fixe et une reproduction intégrale du son.

2e—La facilité d'opération et de placement du film dans l'appareil.

3e—Une construction simple et robuste assurant un rendement parfait pour nombre d'années.

4e—La simplicité d'entretien, de graissage et de nettoyage et la facilité d'obtenir les pièces de remplacement et le service d'ingénieurs experts.

Egalement à votre disposition une librairie de plus de 85 programmes complets comprenant tous les plus gros succès de la production française.

Ecrivez-nous et nous nous ferons un plaisir de vous donner tous les renseignements voulus sur la vente des projecteurs et la location des programmes.

FRANCE-FILM

Service du 16 m/m ininflammable.

637 ouest, rue Craig, Montréal

LA "LOI SACREE" SEUL ET UNIQUE REMEDE A LA PLAIE DU DIVORCE

Le film "Jeunes Filles en détresse" dont voici les trois vedettes, soit Marcelle Chantal, Micheline Presle (qui fait un début étonnant) et André Luguet traite des ravages du divorce au sein des familles. Plaidoyer courageux, ce film démontre que la loi de Dieu suffirait à régler les épineux problèmes des séparations si seulement les hommes y avaient plus souvent recours. Cette production met le doigt sur une plaie sociale sérieuse et apportera un enseignement et des consolations à tous les époux malheureux.

Maurice Chevalier fait une rentrée sensationnelle dans le film "Pièges"

Ce fut un événement: Maurice Chevalier revenait au studio. On ne l'y avait pas vu depuis *l'Homme du jour*, *Avec le sourire*. Il a tourné *Pièges*, le nouveau film de Robert Siodmak, où il a pour partenaires Eric von Stroheim, Pierre Renoir, André Brunet, Jacques Varennes, Temerson, Mady Berry, Milly Mathis, Henri Bry et une délicieuse et vraie "révélation", Marie Déa.

On a retrouvé intacts, son visage à la fois célèbre et familier, ses yeux très bleus, d'un bleu furieux et limpide, d'un bleu absolu; sa lèvre longue, ses belles dents, sa grande silhouette solide. Il est cordial, très simple, un peu railleur. Il regarde du haut de sa haute taille, gentiment, entre ses cils, sourit volontiers répond à toutes les questions, n'exige jamais l'impossible, ne cache pas qu'il a le trac, s'intéresse au travail de chacun, ne complique la vie de personne. Ceux qui le connaissent le retrouvent. Les autres le découvrent. Tout le monde est séduit. Cet amuseur de foules a un charme immense. Réjouissons-nous que son personnage de *Pièges* soit séduisant, vrai, vivant, amoureux et aimé.

Les animateurs de *Pièges* sont, dans la louange, unanimes comme un choeur antique:

—Quel interprète! proclame Robert Siodmak, le metteur en scène. Souple intelligent, docile, juste, instantané!

—C'est bien joli, tant de conscience et de modestie chez un tel artiste! dit Simon Gantillon l'auteur des dialogues. Savez-vous qu'il prend conseil, qu'il demande des impressions, des commentaires sur son travail?

CE QUE CHEVALIER DIT DE SON ROLE

—On a dit que je tenais, dans *Pièges*, un rôle dramatique. Cela m'a valu dans mon courrier et dans la vie, des étonnements variés: peut-être pensait-on que j'allais jouer un Raskolnikow ou un Armand Duval!... A vrai dire, Robert Fleury est un monsieur sympathique et bien vivant, qui n'entre dans le tragique que lorsque le scénario l'amène à une accusation de meurtre, puis à la condamnation à mort. Rassurez-vous il est innocent!

Là mon rôle atteint en effet le drame, comme souvent la vie elle-même. Et Robert Fleury est un personnage bien "dans la vie". C'est pourquoi il m'a plu. On me l'a offert. Je l'ai aimé. Je le joue.

Voyez-vous, moi, je suis un homme des planches qui veut maintenant revenir parfois au cinéma, mais uniquement dans des rôles qui lui plairont beaucoup. Ma vie, ma formule, mon oxygène je trouve ça dans les chansons, dans les revues, sur une scène, avec un orchestre au-dessous de moi et des visages de spectateurs jusqu'au plafond. Il y a quelques années, à Hollywood ou ici, je tournais beaucoup, je "faisais du cinéma" et je chantais... à l'occasion, quand j'en avais le temps. Dorénavant, je veux chanter, faire du music-hall et jouer au cinéma les rôles qui me séduiront une sélection que j'aimerai...

Et mon rôle de *Pièges* entre vraiment dans cette catégorie: il est sans convention, d'une très jolie qualité humaine. Il me demande de le vivre plutôt que de le jouer. Et il me permet de chanter avec vraisemblance, d'abord en directeur du *Scaramouche*, qui chante pour ses clients, ensuite en chauffeur qui divertit ses camarades au bal du "Cordon Bleu", deux chansons que je crois excellentes: *Mon amour* et *Je pleurais*. Mais ne croyez pas que cette dernière soit dramatico-réaliste: elle raconte simplement l'histoire d'un gosse qui naquit alors que sa mère épluchait des oignons...

VOICI MME VICTOR FRANCEN

Cette photo prise récemment à Hollywood fait voir M. et Mme Victor Francen. La discrétion la plus absolue a été faite autour de ce mariage. Tout au plus savons-nous que Mme Francen est une Américaine que l'artiste connut en France et qu'il épousa à San Francisco.

C'est la croyance en l'amour qui a conduit Viviane Romance au succès

Dans son ascension fulgurante elle a exigé que son grand ami Georges Flament ait, lui aussi, une part de gloire. Un rare exemple d'amitié.

Il existe à Paris un pendant à l'idylle qui unissait Greta Garbo à John Gilbert. La grande vedette internationale, on s'en souvient, exigea un jour que John qui n'avait plus de rôle soit son partenaire. Garbo aimait le beau jeune premier et elle usait de son prestige pour lui aider à conserver un peu de sa gloire qui s'effrita dès le début du parlant.

Or, à Paris le cas se présente de la même façon. Personne n'ignore les beaux sentiments d'affection qui unissent Viviane Romance à Georges Flament. Ce sont des amis de toujours. Ils débutèrent dans la vie par la misère, les petits rôles et pendant longtemps l'insuccès fut leur seul pain quotidien. Puis Viviane fut bientôt remarquée des producteurs et surtout de Julien Duvivier qui dans le film "La Belle Equipe" en fit une véritable vedette. Dès lors l'ascension fut rapide, vertigineuse. Viviane interprète de talent, est aujourd'hui une grande artiste versatile, bien en possession de ses moyens et en France on n'hésite plus à la placer au premier rang, sur un pied d'égalité avec Danielle Darrieux.

Pendant que l'étoile de Viviane Romance grandissait celle de Georges Flament, son ami, demeurait stationnaire. Alors on vit cette chose admirable et qui dénote le grand coeur de la vedette. Elle insista auprès des producteurs pour que Georges ait des rôles. "Il a du talent, disait-elle; un grand talent ! Qu'on lui donne des rôles et vous verrez".

Les producteurs hésitèrent mais devant l'insistance de Viviane sa ténacité, ils firent confiance à Georges Flament. C'est Viviane qui avait raison car, dès ses débuts au cinéma, Flament affirma des qualités exceptionnelles. La chose n'en resta pas là. Viviane Romance revenant à la charge une seconde fois demanda que Flament soit son partenaire dans ses nouveaux films. Décidément l'on trouva que l'artiste dépassait la mesure. Mais Viviane aime Georges Flament et — comme Garbo le fit pour Gilbert — elle entend associer à sa propre gloire celui qui dans les heures mauvaises fut son soutien et son consolateur. Notre correspondant de Paris nous annonce que le premier film du couple Georges Flament-Viviane Romance a fait fureur.

Il s'agit de "La Tradition de Minuit", tiré d'une nouvelle inédite de Pierre Mac Orlan. Nous avons illustré cette page d'une photo du film. La tradition veut que minuit soit l'heure du crime. Une énigme se pose tout au début du film "La Tradition de Minuit". Un crime a été commis et grâce à un mystérieux rendez-vous par téléphone se trouvent réunis cinq vivants... et le mort. Qui a commis le crime ?

Disons tout de suite qu'il ne s'agit pas d'un banal film policier mais d'une oeuvre puissante où l'amour tient le premier plan — l'élément policier ne servant qu'à amorcer l'intrigue.

Le personnage qu'on a confié à Flament est parfaitement dans ses cordes. Mystérieux, étrange et par moments inquiétant. Flament joue cela comme pas un. C'est Viviane qui en prenant connaissance du rôle voulut absolument que son grand ami en fut l'interprète. Une fois encore c'est Viviane qui a eu raison car le réalisateur n'a qu'à se louer du choix de l'interprète masculin.

Il est peu d'exemple dans l'histoire du cinéma d'un attachement aussi grand.

Peu d'exemple aussi désintéressé d'une fidélité aussi absolue. Les vedettes de cinéma sont des êtres comme vous et moi. Elles sont comme vous et moi sensibles au merveilleux sentiment de l'amour. Après tant de bonheur factice qu'elles jouent à l'écran, pour le public, elles veulent, pour elles et bien à eux, le bonheur sur terre. Sentiment légitime qu'il convient de comprendre et de respecter. Mais qu'une vedette se serve de sa propre gloire pour aider celui qu'elle aime voilà qui est plus grand encore, plus admirable. Par ce geste Viviane Romance nous devient plus sympathique encore.

Georges Flament et Viviane Romance ont tourné de nombreux films ensemble. L'un et l'autre sont devenus vedettes au même degré. L'amour du travail et l'Amour tout simplement les ont conduits dans le rude chemin de la Gloire.

Note Editoriale

Aux artistes au front

Nous avons l'habitude, trop souvent, de considérer les artistes de l'écran, comme des êtres qui sont venus au monde pour nous distraire, pour nous faire rire, pour nous faire sortir du traintrain de la vie. Trop souvent, nous oublions qu'ils sont des hommes. Or, la guerre nous rappelle que ces vedettes de studios, choyées, aimées, fêtées par le public, sont des hommes comme les autres, ayant les mêmes devoirs que tous les autres et les accomplissant simplement sans poses théâtrales, comme tous les autres. Quand nous songeons à tous ceux qui sont partis, nous oublions maintenant qu'ils sont des artistes en renom, pour nous rappeler que ce sont uniquement des soldats, et c'est la raison pour laquelle, à cette heure, nous les admirons davantage.

A tous Bonne Chance et Bons Voeux pour 1940 même si l'avenir est dramatiquement sombre.

▼

Jean Choux vient d'achever *Café du Port*. René Dary, Line Viala, Aimos, Bergeron, Garry, Barbara Shaw, Laurence Askins, Mariotti, Paul Louis, Alfred Bouillon, Florally apportent leur collaboration.

Le film français a vaincu la guerre

Lorsque le conflit européen éclata on se perdit en conjectures sur l'avenir du film français. Des pessimistes répandirent de folles rumeurs que les faits cependant ont démenties immédiatement. La production française a ralenti son rythme dans les premiers jours de septembre. C'était fatal. Mais deux semaines plus tard on se remettait à l'oeuvre avec une vigueur aiguillonnée par les circonstances.

Le résultat a dépassé les espérances. On a terminé seize grands films dont voici les noms. Disons tout de suite que tous ces films sont arrivés à Montréal et entreprendront sous peu leur carrière au Canada.

Voici la liste : "Le Chemin de l'honneur", avec Henri Garat; "Ils étaient neuf célibataires", de Sacha Guitry et avec Sacha Guitry; "Le Café du Port", avec René Dary et Line Viala, la célèbre chanteuse à l'accordéon; "L'Emigrante", avec Edwige Feuillère et Jean Chevrier; "Paradis Perdu", avec Fernand Gravey et Micheline Presle; "Pièges", avec Maurice Chevalier et Marie Déa; "Vive la Nation", avec Madeleine Soria et Jean Yonnel; "Nadia, ombre du Deuxième Bureau", avec Mireille Perrey et Roger Duchesne; "Quartier sans soleil", avec Jean Servais; "Face au destin", avec Georges Rigaud et Gaby Sylvia; "Cavalcade d'Amour", avec Simone Simon, Corinne Luchaire; "Feu de Paille", avec Lucien Baroux, Orane Demazis; "Sidi Brahim", avec Colette Darfeuil; "Le Grand Elan", avec Charpin; "Monsieur Bretonneau", avec Raimu et enfin "Frégates du Ciel".

Cette liste imposante se passe de commentaires ! Qu'on nous en permette un cependant. Une industrie qui peut — en dépit d'une guerre quasi mondiale tenir le coup de si superbe façon mérite la confiance la plus entière. N'ayez crainte... le film français vivra.

Nos meilleurs voeux

A tous nos lecteurs et abonnés nous offrons nos meilleurs voeux pour la Noubelle Année. Même si le ciel de l'abenir est obscurci par les fumées de la bataille il faut montrer des bisages sereins; il faut faire preube de courage et d'optimisme. Il faut en quelque sorte tenir le coup. Que chacun fasse provision de courage, de patience. Tels sont nos souhaits pour 1940.

▼

Le metteur en scène Jacques Feyder est pacifiste. Il déteste la guerre et estime que de quelque manière qu'on la montre à l'écran, on fait toujours l'apologie de la guerre, même dans les films qui sont les réquisitoires les plus violents contre les méfaits du militarisme. Par conséquent, il a toujours refusé tout film d'un ordre guerrier.

Le Cinéma est amusant pour tous

Faire des vues animées est amusant pour tout le monde! C'est pourquoi un FILMO est le cadeau idéal pour la famille. Procurez-vous en un et commencez dès maintenant. Avec un FILMO 8, les vues animées ne coûtent pas plus que des photos ordinaires.

Vous n'avez qu'à presser le bouton... et ce que vous voyez est pris... en couleur ou en noir et blanc, à l'intérieur ou dehors et même au ralenti si vous le désirez.

Manufacturé par les fabricants des meilleurs appareils des studios d'Hollywod, le FILMO vous assurera des résultats étonnants.

Demandez une démonstration au magasin d'accessoires de photographie le plus proche ou écrivez.

Prix: $71.50
avec seulement
$17. comptant

ASSOCIATED SCREEN NEWS
LIMITED

Montréal, Qué.
1330 Ouest, rue Sherbrooke

Toronto, Ont.
100 rue Adelaïde Ouest

Pour la première fois au monde on réalise un ballet sur skis

VOUS connaissez les ballets russes dont l'art si subtil a charmé tous les auditoires du monde. Vous connaissez les ballets sur glace car vous avez applaudi les évolutions splendides des patineuses des "Ice Follies" ou toute autre organisation du même genre.

Mais, nous en sommes sûrs, vous n'avez *jamais vu* de ballets sur skis. C'est à un cinéaste français que nous devons cette innovation qui va faire fureur et va certainement créer une mode dans le monde entier.

Un ballet sur skis!

On peut dès maintenant imaginer ce spectacle. Sur les flancs des pics des Alpes, dans les plaines neigeuses du du Mont Blanc qui dresse sa cime altière à la frontière des Alpes franco-suisses, une troupe composée des "as" du ski a été réunie pour exécuter dans les reflets d'un soleil ardent une série innombrables de figures chorégraphiques et ce à une vitesse vertigineuse. Le film s'intitule "Le Grand Elan" et s'il nous raconte une belle histoire d'amour il ne néglige pas l'élément sportif prestigieux.

On compte chez nous une foule d'amateurs de ski.

Le film "Le Grand Elan" leur est en quelque sorte dédié. L'art difficile et merveilleux à la fois qu'est le ski sera, dans ce film, expliqué, démontré. Les grands as européens vous révèleront les secrets de leur art et il sera possible à chacun d'enrichir son répertoire de sauts, de courses et d'évolutions savantes.

Pour filmer le "ballet" dont nous parlions plus haut il a fallu des semaines de travail. Car ce n'est pas une mince tâche que de grouper des skieurs et skieuses et de filmer leurs évolutions. La vitesse des descentes était le principal obstacle. Henri Sokal qui a déjà tourné "Prisonnier de la Montagne" et "Tempête sur le Mont Blanc" était l'homme tout trouvé pour ce travail. Dix opérateurs de prises de vues furent placés sur des pylônes très élevés et disposés le long du parcours des descentes. On a obtenu ainsi dix films de la même scène vue d'endroits différents. Le procédé fut répété pour les virages, les sauts, les "slaloms" et autres exploits. Le résultat est extraordinaire. Pour le grand numéro on avait recruté les services de Louis Agnel, champion international de France de descente pour 1938.

Ce démon de la vitesse qui dévore la vaste mer neigeuse a évolué dans les beaux paysages de la Savoie. On frissonnera à le voir opérer des virages étourdissants et dangereux. Quel maître du ski! Pour le ballet proprement dit on a eu recours aux jeunes filles membres du Ski Club de Paris.

Ces gracieuses exécutantes ont un numéro, entre plusieurs autres, où leurs bras retenant une vaste écharpe de soie, elle donnent l'illusion de goëlands de terre, si l'on peut dire, survolant la montagne.

C'est franchement féérique!

Nous insistons sur ce film car nous connaissons tout l'intérêt que l'on porte chez nous au sport vivifiant du ski. Le film est émaillé de situations amusantes et spirituelles. Il révèlera au public un nouveau couple. Henri Presles et Vissia Dina entourés de Charpin, Jean Tissier, Mila Parély, Henri Bacquet, lui-même un maître du ski et qui le prouve, de Moloudji et du grand comique Max Dearly.

Amateurs de ski... retenez bien le titre de ce film. Il vous procurera des joies uniques. Film de grand air et d'optimisme il a le mérite de nous changer des histoires sombres que nous voyons trop souvent.

Puisque l'occasion nous en est fournie disons qu'un autre grand film français intitulé "Sidi Brahim" comptera lui aussi d'importantes images de ski. Cette fois ce sont René Dary et Colette Darfeuil que nous verrons évoluer.

Pour la première la chose fut assez facile car dans l'armée française Dary est chasseur alpin et son entraînement l'a familiarisé avec tous les trucs et les sournoiseries d'une descente en montagne. Disons aussi que Dary, dès le début des hostilités, est allé rejoindre son poste dans un fortin accroché au flanc des Alpes.

Colette Darfeuil n'a pas la prétention de connaître tous les secrets de l'art des skieurs suédois. Néanmoins on jugera par le film "Sidi Brahim" qu'elle réussit pas mal et que de tels débuts indiquent de réelles qualités.

Voilà donc deux grands films qui vont — nous l'avons dit déjà — nous transporter dans la montagne, au grand air et nous faire admirer des prouesses sensationnelles.

De tous les spectacles proposés à la caméra il en est peu d'aussi merveilleux que le noir et blanc des skieurs dévalant sur les pentes des pics redoutables.

Dans le passé nous eûmes beaucoup de documentaires du genre. Ils étaient un peu secs, un peu rudimentaires. On demandait plus! Or, nous obtenons plus cette fois. Car une délicieuse histoire d'amour vient, dans les deux films déjà nommés, corser les situations cependant que les images sportives rendent un fulgurant hommage à ce sport si vivifiant, si populaire, le ski.

Aux demoiselles nous recommandons particulièrement ces deux films car elles y verront des costumes tout à fait nouveaux, très parisiens, de même que des lainages dont elles n'ont pas idée!

Bref, deux nouveaux succès à l'horizon.

la Beauté

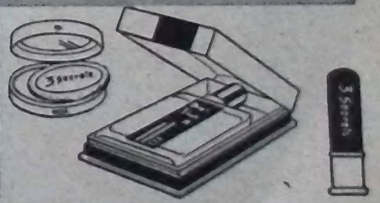
UNE BEAUTE RADIEUSE, RESPLENDISSANTE, qui ouvre toutes les portes du bonheur, voilà ce que vous pouvez acquérir en donnant un velouté soyeux à votre épiderme et un charme séduisant à votre teint par l'usage régulier des préparations de beauté 3 Secrets de Derny . . . Ces "éléments du charme", délicatement empaquetés, se vendent à tout comptoir de cosmétiques.

Crèmes, poudres, rouges à lèvres: 25¢ et 50¢; Fards: 25¢ et 50¢; Parfums: 25¢ à $2.00.

Derny's 3 Secrets

PREPARATIONS de BEAUTE

"Les éléments du charme"



Palmer Ltd., 750 ouest, rue Vitré, Montréal.

Adressez-moi immédiatement par lettre un PAQUET D'ESSAI gratuit de Poudre Rachel pour la figure, 3 Secrets de Derny, Poudre Naturelle pour la figure, 3 secrets de Derny, Papiers pour enlever le Rouge à Lèvres, Pinces pour les Cheveux et Epingles de Sûreté.

Nom .....

Adresse .....

Micheline Presle et Louise Carletti

De beaucoup les deux plus solides espoirs de la Nouvelle Année.
Cette scène est tirée du film "Jeunes Filles en détresse".

Voici les nouvelles vedettes pour 1940

Une floraison de jeunes espoirs d'où se détachent déjà les noms de Marie Déa, Jean Chevrier, Micheline Presle et Jacques Terrane.

Quelles seront les "découvertes" de 1940? Quelles seront les prochaines vedettes du cinéma français? C'est bien au début de l'année qu'il convient de faire cette étude, de scruter l'horizon afin d'apercevoir les étoiles qui brillent d'un éclat plus vif que les autres.

Voici donc nos pronostics. Nous procédons par ordre alphabétique afin de n'établir aucune discrimination qui pourrait être blessante.

Michèle Alfa: elle eut le rôle principal auprès de Tino Rossi dans "Lumières de Paris". Elle attend un autre grand rôle... à venir. *Gaby Andreu* : sera remarquée dans "Entrée des artistes", "La Fin du Jour" et tient le premier rôle féminin dans "L'héritier des Mondésir", avec Fernandel. *Henriette Berriau*: fille de Simone Berriau. Elle attend plusieurs beaux rôles. *Bernard Blier*: en vedette dans "Place de la Concorde" et bientôt dans "Tourelle 3". *Ariane Borg:* découverte par Duvivier qui la lancera dans "La Charrette fantôme". *Geneviève Callix;* très aimée dans "Petite Peste"; bientôt dans "Moulin Rouge". *Jean Chevrier*: grande sensation dans "Trois de Saint-Cyr"; vient de finir "L'Emigrante".

Irène Corday: n'a rien fait depuis "Thérèse Martin" mais est pressentie pour deux beaux films. *Cecil Crane*: fils d'Harry Baur, débutera dans "Le Président Haudecoeur", avec son père. *Marie Déa*: un des espoirs les plus certains. Débute dans "Nord-Atlantique" et premier rôle dans "Pièges", avec Chevalier. *Juliette Faber*: s'est mariée après "La Vierge Folle" mais reviendra au cinéma. *Annie France*: vedette de "Mon Oncle et mon curé"; a cédé son rôle de "Bécassine" à Paulette Dubost. *Micheline Francey*: remarquée dans "Le Joueur d'échecs"; un rôle écrasant dans "La Charrette fantôme". *Kérien*: nouveau comique révélé avec "Le Dompteur"; achève "Le Chasseur de Chez Maxim". *Jacqueline Marsan*: fiancée à Paul Cambo; bon rôle dans "Mon curé chez les riches". *Dolly Mollinger*: beauté authentique, a tourné "Altitude 3200" et "Place de la Concorde"; attend un rôle. *Mila Pitoeff*, fille de Georges Pitoeff débute dans "Tourbillon de Paris", avec Ray Ventura. *Micheline Presle:* autre grande révélation dans "Jeunes filles en détresse" et "Paradis Perdu", avec Fernand Gravey. *Jacqueline Prévot*: petit rôle dans "Louise"; est appelée à beaucoup mieux.

Sainval: très beau garçon, attend une série de beaux rôles. Son succès quelque peu retardé par la guerre. *Sylvette Saugé*: sosie de Simone Simon, débute magistralement dans "Les Musiciens du Ciel". *Nina Sinclair*: bon rôle dans "Entrée des artistes" et dans "Je Chante". Doit être encouragée. *Madeleine Sologne*: succès certain. On la compare déjà à Michèle Morgan. Bons rôles dans "Raphael le tatoué", "Le Danube Bleu" et rôle vedette dans "Le Père Lebonnard". *Gaby Sylvia* : lancée avec "Le Ruisseau" et sera applaudie dans "Face au destin". Un réel talent. *Jacques Terrane*: un des plus beaux garçons qu'ait eus le cinéma français; jeune premier dans "La Loi du Nord". Authentique découverte de Feyder. *Marthe Tissen*: débute seulement mais dirigée par Dullin devrait connaître le succès. Elle achève l'"Enfer des Anges". *Gaby Wagner*: après de la figuration obtient le premier rôle de "Ma Tante dictateur". Une très jolie voix et beaucoup de style. *Francine Wells*: rôle secondaire dans "La Goualeuse"; un premier rôle dans "L'Embuscade". *Le prince Youka Troubetskoy*, si applaudi dans "Serge Panine", fera fureur dans "La Brigade Sauvage".

Voilà donc les grands espoirs pour le cinéma français 1940. Leur nombre dit la vitalité de l'industrie française qui, après un court temps d'arrêt au début de la guerre, semble avoir repris son activité normale. En dépit encore des circonstances faites au cinéma on a décidé de travailler d'arrache-pied. Nous aurons des films et les jeunes vedettes dont nous venons de souligner les noms ne verront pas leur carrière gâchée au tout début. Les jeunes gens sont moins nombreux que les vedettes féminines. C'est qu'en France la concurrence du théâtre est encore assez importante. Les jeunes gens s'y dirigent afin d'acquérir une précieuse expérience que rien ne saurait remplacer. Mais déjà plusieurs ont percé au cinéma. Par exemple Jacques Terrane et Jean Chevrier qui, demain, auront la popularité la plus grande et la plus solide.

Le cinéma français se porte donc très bien. Si l'on tient compte du bouleversement actuel, c'est même une grande leçon de courage qu'il donne à l'univers.

Dans la liste que nous venons d'établir nous avons laissé de côté un bon nombre de noms nouveaux. C'est à dessein! Depuis deux ans en France il existe de grands concours de beauté et de popularité à la manière américaine.

Bien entendu la gagnante de ces consultations populaires, après un petit voyage au Maroc (hier encore on venait jusqu'à New York) est invitée à faire du cinéma. Chaque année dans la figuration on voit ainsi surgir une foule de charmantes jeunes filles qui ont un petit bout de rôle, donnent le meilleur de leur talent et puis disparaissent.

Selon nous ces "jeunes" ne sont pas à proprement parler des espoirs du cinéma français.

La plupart du temps ce sont les spectateurs qui font les vedettes. Un film est lancé; le public remarque un tout petit rôle; il écrit, réclame des détails, veut connaître cette personne qui a fait impression. C'est alors que le producteur se rend compte qu'il tient une découverte. Un second rôle est attribué à cette personne et si le public marche encore c'est la sensation... qui équivaut à une consécration pas toujours définitive mais prometteuse en tout cas.

Les noms que nous avons soulignés dans cet article sont ceux de jeunes qui ont déjà fait leurs preuves. Qui sont "en marche" si l'on peut s'exprimer ainsi.

Le cinéma leur a ouvert les belles portes de la Gloire.

Le travail, la persévérance, la ténacité, feront maintenant le reste. Nous souhaitons à toutes et à tous que la Nouvelle Année leur apporte le plus beau cadeau au monde: un rôle de très grande vedette.

YOUKA TROUBETSKOY

MADELEINE SOLOGNE

GENEVIEVE CALLIX

JANINE DARCEY

JEAN CHEVRIER

SOBRE
EN TOUT
la Bière
me suffit

Lisette Lanvin

Après le succès qu'elle a remporté auprès de Charles Boyer dans "Orage", cette jeune artiste est promise à la plus grande gloire. La voici dans "Brigade Sauvage", son prochain film.

Des collégiens qui aiment . . . la classe

On a vu les collégiens de Ray Ventura pour la première fois dans *Feux de joie*, où leur entrain faisait merveille. On va les revoir dans *Tourbillon de Paris*. Leur chef, Ray Ventura, lui-même plein de gaieté et d'allant, les dirige et les entraîne.

C'est un véritable feu d'artifice de trouvailles et de bons mots et, en même temps, un régal pour les yeux que de voir tourner une scène de *Tourbillon de Paris*.

Ainsi, l'autre soir, au Bourget, sur l'immense aire de ciment où se posent les grands oiseaux qui viennent de Londres, de Madrid ou de plus loin encore, ils devaient descendre d'un avion, heureux comme des écoliers en vacances qui viennent d'atterrir dans un pays plein de promesses.

Pour plus de vraisemblance le metteur en scène avait demandé qu'un grand Dewoitine d'Air-France restât sur le terrain. Les appareils de prises de vues étaient braqués en plongée de la terrasse du premier étage de la gare aérienne et les projecteurs incendiaient le grand avion aux ailes immobiles.

Alors, on vit ces collégiens, tout de blanc vêtus, sortir comme un vol d'oiseaux de la carlingue du grand avion. Riant, se bousculant, ils se mirent à jouer de tous leurs instruments dans une cacophonie impossible. Ray Ventura à leur tête, ils se dirigèrent vers la gare au-devant des appareils de prises de vues, tandis que l'un d'eux, Coco Aslan, fermait la marche en portant la grosse caisse sur sa tête.

—C'est très bien, mes enfants, cria Diamant-Berger, mais nous allons recommencer encore une fois pour le son!

—Autant de fois que vous voudrez! crièrent-ils tous en choeur.

Et toujours riant, se bousculant, ils remontèrent dans l'avion d'Air-France dont la porte se referma sur eux. Et, tandis qu'ils attendaient un nouveau signal, le metteur en scène s'écria en riant:

—Depuis le temps que je fais du cinéma, c'est bien la première fois que j'entends des artistes dire qu'ils recommenceront autant de fois que je voudrai!

Roger Duchesne ramené à la vie par une chanson d'amour

Nadia, l'Ombre du 2e Bureau est un film d'action, coloré et pittoresque, aux scènes souvent émouvantes.

Mireille Perrey, qui est la vedette féminine de cette production, interprète le rôle de *Nadia*, une création étonnamment variée dans laquelle il lui faudra exprimer toute une gamme de sentiments les plus divers. C'est ainsi que nous verrons cette artiste jouant du violon dans une boîte de nuit puis, ayant perdu son emploi, végéter sans ressources, misérable. Elle deviendra, par contrainte, agent d'une bande, sera amoureuse de celui qu'elle doit dépouiller de son secret et trouvera enfin le bonheur auprès de l'homme qu'elle aime, après bien des mésaventures. Fait à signaler, car il est peu fréquent, Mireille Perrey, qui, dans son enfance, se destinait à la musique, jouera elle-même du violon sans avoir besoin d'être doublée et nous la verrons vêtue du costume pittoresque des tziganes et conduisant un orchestre avec brio.

La scène finale est très émouvante. Roger Duchesne, la tête bandée, est assoupi sur son lit d'hôpital, ayant reçu une blessure à la tête qui lui a enlevé la mémoire: seule une émotion violente, l'évocation d'un souvenir pourrait, disent les médecins, le ramener à la réalité. Mireille Perrey s'approche du lit, toute émue, et, saisie d'une inspiration d'amoureuse, elle fredonne *Tristesse* de Chopin, air qu'elle a chanté souvent devant lui et qui doit lui remémorer bien des choses. A ce moment, les yeux de Duchesne s'ouvrent, une flamme brille dans son regard, il est sauvé...

Les deux interprètes de cette scène ont été très émouvants, ce sera sans nul doute une fin réussie. Pierre Renoir, qui joue le principal rôle masculin du film, Jean Galland, Pierre Stephen et Lucas Gridoux complètent l'excellente distribution.

Le curé (François Rozet) se penche pour recevoir le dernier soupir de Delmont. Cette scène intensément dramatique est l'une des plus poignantes que nous verrons dans le film "Notre-Dame de la Mouize", réalisé par les soins de Fiat-Film et de France-Film. Oeuvre d'inspiration catholique et profane par son scénario, elle trouvera dans le grand public un écho magnifique. C'est l'histoire d'un prêtre qui va établir une paroisse dans un quartier pauvre et qui malgré les sarcasmes et la haine accomplit l'œuvre du Maître.

Notre roman complet

Par Jean Desprez

Le Fils de Madeleine

En 1918 Madeleine avait vingt ans: un rire qui fuse, un nez aux ailes frémissantes, des yeux immenses, verts sous la dentelle noire des cils. Une toison couleur d'aile de corbeau encadrait cette frimousse de petite fille de France.

Plus de vingt ans sont passés et Madeleine est restée la même. Ses cheveux seulement, de noirs qu'ils étaient sont devenus blancs. Mais il y a si longtemps qu'ils sont blancs, les cheveux de Madeleine, que personne à Montréal ne se souvient de les avoir vus autrement. Ces bandeaux de vieille dame autour de ce visage de gosse ont toujours fait l'étonnement de ceux qui la rencontrent pour la première fois.

Madeleine n'a pas changé. On dirait que la vie, après avoir chromé ses cheveux l'a laissée en panne: son sourire ses yeux verts, sa taille de fillette sont restés intacts. Même ses goûts, ses petites manies, sa façon de s'habiller ont gardé une touche du passé.

Madeleine, comme femme, a cessé de vivre le onze novembre 1918.

Le boudoir de Madeleine appartient aussi au passé. Le style en est délicieusement rococo. La soie des vieux coussins est brodée à l'aiguille. L'abat-jour a des franges vieillottes. Les rideaux sont au crochet. Au mur, les portraits de femmes produisent des manches à gigot. les hommes ont le cou tendu dans des cols de celluloïd.

Le reste de la maison est moderne. Ultra moderne. Ainsi l'a voulu Jean, le grand gars de la frêle Madeleine. Les désirs de Jean ont été toujours des ordres très doux à exécuter.

* * *

Il faisait bon ce soir-là. Du mauve entrait par la fenêtre. La mousseline du peignoir de Madeleine en était caressée. Ses cheveux en prenaient le reflet. Mais Madeleine ne sentait pas la douceur de cette fin de jour. Des gouttes perlaient à son front. Un froid la prenait aux reins. Ses mains crispées sur le journal frémissaient comme les ailes d'un oiseau apeuré pris au piège. Autour d'elle tous les journaux du jour gisaient pêle-mêle. Les maux de l'humanité entière semblaient s'être donné rendez-vous dans ces feuilles grasses: un meurtre, un suicide, des noyades. Des morts, toujours des morts. L'Espagne. la Chine et maintenant, après Munich, le cataclysme mondial.

Madeleine avait lu de la première ligne à la dernière. Mais "La Feuille" maintenant était ouverte à la page des nouvelles mondaines. La photo de Jean était là sous ses yeux. Elle fixait ce sourire de vingt ans ses yeux, verts comme les siens, avec, dans la prunelle l'énergie, la force et la vitalité des yeux de l'autre, le cher disparu, l'adoré des jours troublés de sa jeunesse.

Près de Jean, la photo de la petite fiancée: un nez retroussé, des bouclettes d'or pâle et un petit air crâneur auquel Madeleine ne pourra jamais s'habituer. Cette enfant de vingt ans lui avait toujours fait peur.

* * *

—Maman?... Maman où te caches-tu?

—Ici, mon petit.

Et Madeleine s'efforça de sourire à l'homme dont la haute silhouette s'encadrait dans la porte.

—Ma cravate, tu veux me la nouer?

—C'est incroyable! Il me faudra donc nouer ta cravate pour toi jusqu'à trente ans.

—Non, mon loup blanc, je vais te libérer bientôt de cette corvée. Louise...

—Oui... Louise nouera ta cravate..... à ma place.

—Jalouse?

—Non.

—Si.

—...si.

—C'est ce qui rend tes yeux tristes?

—Je viens de parcourir les journaux...

—Je vois.

—Ta photo y est partout.

—Un caprice de Louise.

—Ne bouge pas, je ne réussirai pas ton noeud.

—Ses mains tremblent, ma pauvre maman.

—J'ai peur...

—De quoi?

—Jean... mon petit Jean... je ne veux pas... je ne veux pas que tu me quittes.

—Voyons, tu ne voudrais tout de même pas que je recule? Je ne suis pas un lâche . . . Louise...

—Je ne veux pas... Je ne veux pas, moi.

Et la voix de la mère est devenue fébrile. Et les sourcils de l'homme se sont froncés. La chose a été tellement discutée entre eux.

—Mon devoir...

—Ne me sers pas de grands mots, tu ne me convaincras pas.

—Ecoute maman, tu connais mon opinion sur ce sujet...

—Je n'admets pas, je n'admets rien. Tu te dois à moi, à moi qui ai tout sacrifié pour toi... qui n'ai vécu que pour toi...

—Mais maman, voyons!...

—Je ne veux pas rester seule... toute seule... Je ne veux pas vivre seule, mourir seule... J'ai pourtant eu ma part de chagrins dans la vie. Il ne me reste que toi, je ne veux pas te perdre.

—Qui te dis que tu me perdras?

—Je sais... On ne revient pas vers les mamans qui attendent en pleurant... Non! non, plutôt que de te livrer à elle la gueuse!...

—Maman...

—Je préférerais te voir...

—Maman... tu me...

—...te voir...

—...tu me fais mal...

—J'aime mieux te voir...

—Ah!

C'est un râle qui s'échappe de la bouche de l'homme qui ploie les genoux et s'écrase sur le tapis.

La porte s'est ouverte brusquement. Yvonne, la petite bonne a un cri de terreur folle.

—Madame!... Mon Dieu, madame!

Clouée au cadre de la porte, les bras pendants, les yeux dilatés, elle regarde ce grand corps qui agonise en soubresauts convulsifs. Sur le visage du mort se reflète de la douleur, de l'incompréhension et les suprêmes reproches du petit qui vient de recevoir des coups qu'il ne peut s'expliquer.

Madeleine, droite, les yeux secs, fixe le mauve du soir qui continue de se glisser par la fenêtre ouverte.

Des passants vont et viennent sur le trottoir à quelques pas du drame. Ils rient, causent, sont heureux.

La cravate a glissé du cou de l'homme. Un des bouts est encore entre les doigts glacés de Madeleine. Machinalement elle roule sur sa main ce morceau de soie bleue avec lequel elle a tué son fils.

— . . . te voir mort . . . mort, achève-t-elle d'une voix sans timbre.

—Madame. . .

—Appelez la police, Yvonne.

—Oh! madame, non. . . non, ce n'est pas possible!. . . Il n'est pas. . .

—Appelez la police.

Mais Yvonne est déjà loin. Elle est partie en sanglotant.

Mais Yvonne est déjà loin. Alors Madeleine, se penchant sur son fils, lui ferme les yeux, dégage de sous le corps, un bras replié dans la chute allonge les jambes, va chercher un coussin de soie rose et le place sous la tête de l'enfant qu'elle a tué. Puis elle le regarde. L'agonie terminée les traits se sont détendus. Il semblerait dormir, si ce n'était le filet de sang qui coule des narines. Prenant son mouchoir de fine toile, Madeleine essuie le sang, replace une boucle tombée sur le front, puis elle l'embrasse doucement sur les paupières. Alors elle se lève, va à l'appareil téléphonique. . . Elle ne sait pas le numéro. Elle hésite. . . demande "information":

—Le poste de police, mademoiselle.

* * *

"Le Journal"! . . . "Le Journal"! . . . Dernière édition, "Le Journal"! . . . La femme Terrien! . . . Lisez les dernières nouvelles sur l'affaire Terrien! . . .

* * *

Le désir d'en savoir davantage fit se taire les bavards. Ce n'était pas qu'il fut passionnant, ce procès. Cette vieille petite femme ridée, jaunie, ratatinée dans sa robe noire fermée au col par un camée, cette petite vieille muette et momifiée n'avait rien d'aguichant comme héroïne. Le défilé des témoins était fini. Il n'avait présenté rien de bien particulier: une vieille cuisinière, un vieux chauffeur, en larmes tous les deux, des amis de la victime sympathiques à l'accusée: des amis de l'accusée sympathiques à la victime, une petite bonne, qui ne faisait que répéter qu'elle s'était trompée dans ses déclarations lors de l'enquête du coroner . . . Rien d'amusant quoi! . . . Il y avait bien en la procession endimanchée des petites amies de la fiancée du mort, mais elle n'avait pas duré. Ces demoiselles ne semblaient pas très en faveur auprès du juge.

Quant à ce pauvre Me Crépeau, décidément il en perdait en vieillissant. Sa cliente n'avait pas eu la main heureuse en l'acceptant pour la défendre. Il ne tenait vraiment pas le coup auprès du jeune et brillant procureur de la couronne. Celui-là il fallait l'entendre! . . . Chut! laissons donc finir Maître Crépeau afin que Maître Dubreuil prenne la tribune le plus vite possible.

Au banc du jury, quelques-uns retiennent difficilement une envie de bailler.

—Que puis-je ajouter de plus, messieurs les jurés? Comment puis-je défendre une malheureuse qui s'est confinée depuis. . . l'ac-

cident, dans le silence le plus absolu? Nous n'avons rien en mains, rien à apporter comme preuve. . . je ne dirai pas, de l'innocence de ma cliente, puisque c'est elle-même qui a déclaré à la police avoir tué son fils. Mais enfin, il faut un motif pour tuer, et il y a dans la cause présente, manque total de motifs plausibles à cet acte que je classerais dans les cas d'aberration mentale. Maître Dubreuil a trouvé un motif . . . il prétend avoir trouvé "le" motif! . . . Mais voyons, sur quoi s'est-il basé? Sur les déclarations d'une servante qui écoute aux portes. . . A-t-elle bien entendu la conversation qui a précédé l'accident? . . . Où est la preuve qu'il s'agissait du prochain mariage du fils de l'accusée, mariage auquel, paraît-il, ma cliente objectait? Mais quelles preuves avons-nous de la justesse des déclarations faites par mon confrère à ce sujet? Ma cliente n'a jamais refusé de connaître cette jeune fille, au contraire ,tous les dimanches cette même jeune fille n'était-elle pas reçue à dîner chez sa future belle-mère? . . . Non messieurs ce n'est pas là le motif. Il faut le chercher ailleurs. Mais comment diriger ces recherches lorsque le principal témoin, lorsque l'inculpée refuse de dire un mot à qui que ce soit depuis les longs mois que dure l'enquête? . . . Je m'incline devant la décision des experts qui ont déclaré ma cliente en pleine possession de ses facultés mentales. Cette malheureuse doit d'autant plus souffrir qu'on prétend qu'elle a agi sciemment! . . . La raison de son geste fatal doit être d'autant plus grave qu'elle refuse de l'expliquer! . . . On ne peut tout de même pas envoyer cette femme à l'échafaud sans savoir de quoi il s'agit! Et personne ne sait de quoi il s'agit! . . . Moi . . . moi qui suis un intime dans cette maison, moi qui ai vu mourir là-bas, en France, l'époux de cette femme, le père de la victime! Moi, son confident de toujours! Moi qui ai presque servi de père à ce garçon! Moi qui connais leur manière de vivre mieux que personne, moi qui ai administré leur modeste fortune, qui connais leur vie comme je connais celle de ma femme et de mes propres enfants! Eh bien, moi messieurs je ne vois rien, je ne trouve rien, je ne devine rien. . .

Il y a un murmure dans l'assistance. Maître Dubreuil s'est levé avec un sourire mielleux. A la table des journalistes, on froisse des papiers, on taille un crayon.

—Je me permettrai d'interrompre mon illustre confrère. Le charme de sa voix et l'éloquence de son plaidoyer sont de bonnes raisons pour que le temps nous semble court. Il n'en est pas moins vrai que nous ne l'avons écouté depuis deux heures, vingt-trois minutes et dix secondes que pour arriver à cette conclusion. . . cette conclusion, je dirai . . . négative: il ne voit rien, il ne devine rien. (Gros succès dans la salle).

Eh! bien moi, je ne devine pas, je sais! Je sais pourquoi Madeleine Terrien, a froidement étranglé son fils avec une simple, une inoffensive cravate de soie. Et je ne mettrai pas deux heures vingt-trois minutes et dix secondes pour récapituler ce que je vous ai dit précédemment. Déclarations prouvées par des témoins sérieux. Je dis sérieux, n'en déplaise à mon cher confrère. (Les cous sont tendus, on veut le voir, on veut voir aussi la tête du "cher" confrère. L'accusée n'est pas en vedette dans ce procès. On l'oublie presque. D'ailleurs, elle ne bouge pas. Les mains jointes sur sa robe noire, la tête légèrement inclinée sous le poids de ses lourdes pensées, elle regarde droit devant elle au-delà de cette cohue.) . . . Puisque mon distingué confrère est si au courant des affaires de sa cliente, il n'ignore pas que par testament du grand-père paternel, la veuve du défunt John Terrien, mort au champ d'honneur, ne bénéficiait, de la propriété et de l'usufruit de la fortune de la famille Terrien que jusqu'au mariage de son fils Jean. Le mariage advenant, elle est à la merci de la générosité de ce dernier, qui se promettait évidemment de servir une petite rente à sa mère.

Mais vous voyez la situation? . . . Madeleine Terrien n'est plus châtelaine. Madeleine Terrien dépendra maintenant de son fils . . . et . . . de sa bru. Sa bru! Quel mot terrible! . . . Une bru! C'est-à-dire, dans le cas présent, celle qui viendra prendre sa place, non seulement dans le coeur de son fils, mais dans sa propre maison! Car elle s'imaginait, Madeleine Terrien, que c'était "sa" maison, que c'était "sa " fortune! . . . Les origines de votre cliente, cher confrère, sont, je ne dirai pas . . . douteuses, non, je ne me le permettrais pas . . . mais enfin . . . tout ce que nous savons, c'est qu'elle est la petite-fille d'une modeste, très modeste tenancière de . . . d'auberge . . . appelons ça auberge . . . dans un bourg perdu de France. Votre cliente a réussi à se faire épouser par John Terrien. . . Ah! ils sont nombreux nos pauvres poilus tombés entre les mains de ces Françaises aux yeux . . .

—Je m'objecte! proteste Maître Crépeau avec indignation.

—Le jury doit être au courant. C'est mon devoir. Cette étrangère, d'origine fort modeste, réussit à se faire épouser par le fils unique d'une de nos plus belles familles. C'est une veuve de guerre. Le beau-père, coeur noble et charitable, se rend en France et ramène cette belle-fille dont il ne soupçonnait même pas l'existence. Il ne discute pas. C'est son devoir, il l'accomplit. L'enfant de son fils et de cette femme devait naître quelques semaines après son arrivée au Canada. Pendant vingt ans la veuve Terrien jouit de la situation et de la fortune de sa belle-famille. Vous croyez maintenant qu'elle abdiquerait de plein gré devant l'intruse qui est appelée à régner à sa place? Oh! non. Elle lutte. Elle lutte avec acharnement, mais sournoisement, dans l'ombre. La jeune fille, la douce fiancée, l'a avoué. Pendant plus de huit mois, Madeleine Terrien refuse de recevoir la femme choisie entre toutes par son fils. Mais elle est très intelligente, Madeleine Terrien, elle sait qu'il faut tourner la difficulté. Elle fait mine de céder. N'est-ce pas un piège? . . . Mais grand Dieu! Que peut-elle donc reprocher à cette délicieuse jeune fille toute de charme et de jeunesse? . . . Ce qu'elle a à lui rprocher, messieurs du jury? Je vous le donne en cent, je vous le donne en mille. . .

DESESPEREE A EN MOURIR ! ODETTE JOYEUX et NINA SINCLAIR, une nouvelle qui fera impression, dans un moment pathétique du film "Entrée des artistes". Ce film est l'histoire combien vraie de ceux et celles qui veulent faire du théâtre, du cinéma; qui réussissent ou ne réussissent pas.

LE COURRIER DU CINÉMA

NOTRE PROCHAIN ROMAN

"LE TOURMENT D'AIMER"

par

CLAUDE DESGREVES

Elle lui reproche de gagner sa88TH9AR n'est pas une débutante, la petite fiancée, ce n'est pas une fille de rentiers, c'est une modeste enfant du peuple obligée de travailler des nuits entières pour gagner son pain quotidien! . . . Elle lui reproche d'être "danseuse"!!! Oui, messieurs, une danseuse n'est pas digne, paraît-il, de devenir la bru de cette. . . disons-le, . . . de cette "MADELON" ! ! !

Un cri terrible s'est échappé de la poitrine de Madeleine Terrien qui s'écrase effondrée.

* * *

Ce que Madeleine cherchait au-delà de cette cohue qui l'entourait c'était les fils du souvenir. Ces fils, un à un elle les nouait et dénouait avec amour. C'était son triste et pourtant si beau roman qu'elle revivait. En son coeur lorsque cette voix est venue salir ce qui avait été si magnifiquement pur.

Depuis longtemps son âme avait quitté cette cellule, cette prison, cette cour d'audience. Elle obéissait à la matronne sans rien dire. Elle allait, du tribunal à son cachot, de son cachot au tribunal. Tous ces gens s'agitaient, s'agitaient autour d'elle. . . elle ne les voyait pas, ne les entendait pas.

L'âme de Madeleine, depuis de longs mois, avait rebroussé chemin vers le petit bourg perdu dans un coin de France.

1914-1918 . . . la guerre! . . . Son père, ses frères . . . disparus, morts dans un trou quelque part, on ne sait où . . . Sa mère, morte de douleur . . . Son grand-père, fusillé . . . Le village évacué . . . Ses amis, partis, à l'arrière s'ils voulaient fuir, à l'avant s'ils aimaient les balles . . . Sa vieille grand'mère et elle, seules dans cette auberge perdue entre un clocher en ruine et un pont écroulé . . . Pourquoi partir? Où aller? Mourir de faim sur la route? . . . Mieux vaut mourir chez soi. Et puis, comme disait l'aïeule, chacun fait sa part comme il peut! Les soldats qui passent ont soif, ils ont faim . . . un croûton, un verre de rouge, c'est tout ce qu'elle pouvait offrir aux soldats de sa patrie. Elle restait là sous le drapeau.

Les troupes passaient et repassaient. On connaissait la mère Françoise. On connaissait Madeleine. Ceux qui ne repassaient pas avaient leur petite croix sur le mur de la chambre de Madeleine. Du suif brûlait jour et nuit devant ce cimetière en carton.

Mais il y avait une croix, une croix que Madeleine ne voulait pas épingler au mur. Elle priait Dieu de lui garder son beau soldat, ce grand garçon, timide avec elle, brave dans le danger, ce gars venu du lointain Canada pour défendre son pays à elle.

Ce soir-là, l'auberge était pleine. Il faut une croûte, il faut du vin; il faut aussi du rire et des chansons pour ces braves qui vont peut-être mourir.

"Madelon! Madelon, Madelon!"

Ils ont tous chanté avec elle. Elle se laisse tomber sur un tabouret, les joues en feu, ivre du plaisir qu'elle distribue autour d'elle.

—Encore! Encore, réclament-ils.

—Ah! non, mes mignons, cinq minutes de grâce, je n'en puis plus!

—Mère Françoise?. . . Eh! là! mère Françoise! appelle Albert Crépeau, le gai luron de la compagnie, vous nous négligez! A boire!

Et tous ensemble, ils endossent l'exigence de Crépeau: "à boire! à boire! à boire!" Ils scandent le rythme en frappant leurs verres.

—Une tournée à la santé de Madeleine! A sa beauté! A son bonheur!

Et Madeleine sourit à John Terrien qui vient de lui porter ce toast.

—Du cidre pour moi, grand'mère.

—Du cidre pour tout le monde. C'est ma tournée, fait Crépeau.

—Mais c'est la dernière, Crésus, lui lance Madeleine. On lève demain, au petit jour.

Il y eut un silence.

—Oui . . . au petit jour.

—Oui. . . on part.

—Encore une fois.

—Oui. . . vers le Nord, n'est-ce pas? s'enquiert Madeleine.

—Faut rejoindre le 70ème.

—L'attaque?

—Baïonnette.

—Oh!. . . Oh! John! . . .

Les voix, graduellement se sont tues. Les pensées de chacun tournent en cercles rouges dans les cerveaux.

Soudain, un cri désespéré, cri qui dégénère en sanglots convulsifs. Madeleine se lève.

—Laisse, fait John en la retenant par le poignet.

—C'est le petit blond. Et le regard de Madeleine se fixe sur cette tête écrasée sur la manche kaki. Il pleure comme un enfant.

—C'est un fragile, dit Albert Crépeau.

—Il a reçu une lettre de sa mère aujourd'hui.

—Pauvre gosse.

L'homme pleure toujours. Soudain se redressant, il prend son verre, l'écrase dans sa main puis en jette les débris sur le plancher. C'est la vie, c'est le sort qu'il aurait voulu écraser entre ses doigts. Il porte les paumes à son front, relève une mèche rebelle. La mèche est rouge.

—Je vais l'amener prendre l'air, dit John en se levant.

(*Suite à la page 24*)

"MON ONCLE ET MON CURE"

Le joli roman de Jean de la Brète est sans doute le meilleur souvenir de nos lectures de jeunesse. Vous l'attendiez au cinéma. C'est fait. En plus de vous remettre en mémoire une charmante histoire d'amour ce film lancera la délicieuse Annie France que voici. Retenez bien ce nom.

"Vous seule que j'aime"

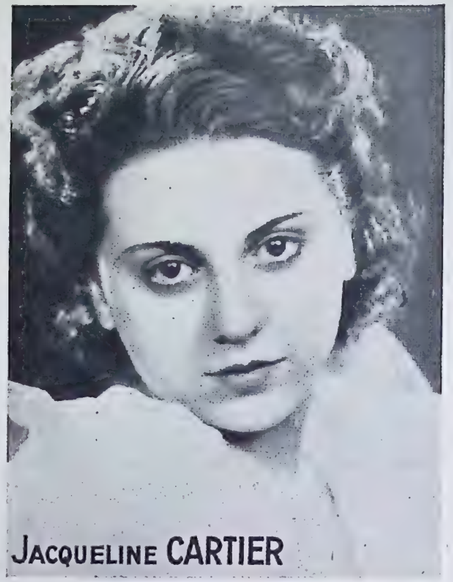
Le scénario en quelques lignes

Deux clowns musicaux Jim et Jimmy adoptent un soir au cirque la fillette d'une trapéziste morte en piste.

Jim, a réussi! Il est devenu un chanteur au succès mondial.

Jimmy, pauvre, a continué à payer l'éducation de Geneviève et Jim, apprenant ces sacrifices, contribue à élever l'enfant devenue bientôt une gracieuse jeune fille amoureuse du fameux chanteur de l'amour.

Epris de l'image de sa fille adoptive Jim revient d'Amérique et, après bien des péripéties, Jim et Geneviève s'avoueront leur amour.



Nous allons revoir et entendre à nouveau Réda Caire. Cet artiste charmeur, ce chanteur éloquent que nous avons tant applaudi lors de sa tournée en Canada, après son succès phénoménal "Prince de Mon Coeur" a réalisé le film "Vous seule que j'aime" que nous illustrons dans cette double page. Le titre ne saurait nous tromper: il s'agit d'une belle histoire d'amour dont Réda et Jacqueline Cartier sont les héros. Le scénario a voulu que Réda Caire s'appelât "le Chanteur de l'Amour". Franchement on ne pouvait trouver qualificatif plus juste, mieux approprié.

Dans notre dernière édition nous avons publié au complet les péripéties de ce film qui permet à Réda Caire de faire plus encore preuve de ses dons de comédien tout autant que de ses qualités de chanteur sentimental.

Ce film a aussi le mérite de nous faire connaître le comédien Gorlett dont le style, tout différent de ses confrères, devrait susciter le plus vif intérêt. De plus nous reverrons la très belle Mona Goya qui avait délaissé l'écran . . . à notre grand regret !

Ce sera une très belle rentrée.

La vedette féminine est une toute jeune: Jacqueline Cartier. Après quelques silhouettes dans plusieurs films cette débutante est maintenant mise en vedette. Très jolie brune, bonne comédienne cette "nouvelle" saura se créer d'emblée nombre d'admirateurs.

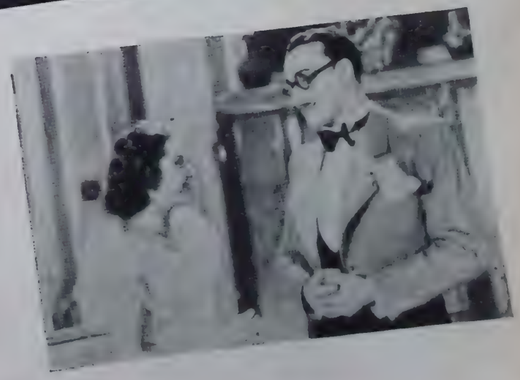
Tous les films de Réda Caire comportent un refrain. On se rappelle le célèbre "Je t'aime", de "Prince de Mon Coeur". Cette fois le refrain a fourni le titre du film. "Vous seule que j'aime" sera la chanson la plus populaire de 1940 car Réda Caire y a mis tout son coeur.

Issu de parents français mais né au Caire Egypte, Réda Caire est donc sujet égyptien-britannique. La mobilisation anglaise ne l'a pas encore appelé sous les drapeaux mais afin de "faire sa part" le chanteur a demandé d'être envoyé en Egypte pour une tournée au bénéfice de la Croix Rouge. Il chantera à la cour du roi Farouk.

NOS ILLUSTRATIONS

Dans les diverses scènes du film illustrées ici, on aura reconnu de gauche à droite: Réda portant des verres et Pauline Carton. — Réda, en clown, avec son compère Gorlett. — Marcel Vallée et Mona Goya. — Réda Caire au naturel avec Marcel Vallée.

En bas dans le même ordre: le trio Goya, Vallée et Réda Caire. — Deux personnages de la figuration et enfin Jacqueline Cartier et Réda Caire.



—Allons, messieurs, on trinque? fait Albert Crépeau pour changer l'atmosphère aussitôt que John fut sorti avec l'autre.

—A la santé de la mère Françoise! A notre prochain passage sous son toit!

—Hip! Hip! Hourra!

—Et cette fois on les aura!

Madeleine a profité du tapage pour se glisser dehors. Mais elle n'a pas fait deux pas

—Oh! John, tu m'as fait peur. Seul?

—Oui. Il est monté dans sa chambre. . . par la porte d'en arrière. . . Madeleine . . . Madeleine, tu veux t'asseoir sur ce banc . . . là . . .?

Et la petite fille de France et le soldat canadien, la main dans la main, vont s'asseoir sur le vieux banc de pierre à l'ombre de ce qui reste de la vieille église.

L'air est doux. C'est un soir d'amoureux. Mais pour voir quelque chose de joli il faut regarder en haut. Sur terre tout est dévasté. Les ruines des maisons ont des formes baroques. La lune se glisse entre les bras brûlés d'un arbre sans feuilles.

—Il fait bon dehors. Et la tête de Madeleine s'appuie sur l'épaule d'étoffe rugueuse. Sa joue s'y caresse.

Au loin, de temps en temps, le canon gronde.

—Et va donc la musique! défie John.

—Depuis le temps, on ne les entend plus... on s'habitue . . . Il y a des étoiles.

—Les mêmes qu'au Canada. . . Tu vois la grosse là, près de la Grande Ourse?

—Oui.

—C'est la mienne. Maman me l'a choisie, un soir, quand j'étais petit garçon. Elle m'a dit qu'elle me porterait bonheur. . . Elle m'a porté bonheur, elle m'a conduit vers toi, Madeleine.

—Oui, mais par quel chemin!

—Çà m'est égal puisque je t'ai trouvée au bout du chemin.

—John. . .

—Je t'aime Madeleine, je t'aime comme un fou. . . On a si peu de temps, si peu de temps pour se dire ces choses. . . Trois fois que je passe ici chez vous. . . Chaque fois on repart sans rien dire, mais cette fois je m'étais bien promis. . . Dis . . . dis que tu m'aimes un peu. . . un tout petit peu!

—John. . . mon grand soldat!

—Alors c'est moi? . . . c'est moi Madeleine? . . .

—Je t'aime.

—Et. . . Albert?

—. . . Non.

—Pauvre Albert! . . .

Il y a un silence rompu seulement par le battement de deux coeurs.

—Je l'ai dit à grand'mère.

—Quoi, ma chérie?

—Que. . . enfin si tu me voulais. . .

—Ma petite femme adorée! . . .

Et pour la première fois, les lèvres de John prirent les lèvres de Madeleine. Dieu, que la vie est belle!

—Dites donc mes enfants! Mais Albert Crépeau s'arrête soudain. Oh!. . . mais je . . . Ah! bon . . . compris. T'as de la veine, vieux frère. . . Elle aussi, t'es un bon diable . . . Félicitations!

—Albert. . .

—Ah! non mon vieux, on a joué à chances égales. J'ai perdu. Voilà . . . Mais ce que vous êtes égoïstes tout de même, ajoute-t-il pour briser l'embarras des deux autres, peut-être aussi pour engourdir la pointe de chagrin qui lui pince la nuque, ce que vous êtes égoïstes! Alors quoi, vous ne voulez pas partager votre joie avec les copains? . . . Allons, venez! Et que Madeleine le permette ou non, ça vaut une tournée! . . .

Et entraînant à sa suite John et Madeleine il ouvre toute grande la porte de l'estaminet

—Mes amis, clame-t-il par dessus les voix, mes amis, une nouvelle! Madeleine a choisi!

—Facile à voir!

—Vive la mariée! . . . Vive la mariée! ! !

* * *

Onze novembre 1918! . . . Paris en délire! . . . Paris en folie! . . .

"Allons enfants de la patrie, "
"Le jour de gloire est arrivé!"

Les troupes remontent vers la capitale mais pas à reculons. Elles ont frappé le grand coup, elles reviennent victorieuses.

Les régiments passent. Les rangs sont brisés, les chefs sourient. Ce sont les femmes, les filles, les mères qui brisent les rangs. On se retrouve, on ne se quitte plus. Des fleurs sont sur les vareuses maculées de boue et de sang, les képis sont sur les bouclettes brunes et blondes.

Madeleine est à Paris. La grand'mère est morte. Morte sans avoir vu ce beau jour, la pauvre vieille.

Madeleine vole, elle court. . . Le régiment de John! Le régiment de son homme est là. John! mais où est-il?

—Albert! C'est toi Albert? . . . Je suis là . . . ici!

—Où? Où?. . . Oh! Madeleine!

—John? . . . Je ne vois pas John. . . Où est John, Albert?

—Madeleine. . .

—Où est-il?

—Il est. . . Il est resté . . . en arrière.

—Mais pourquoi? Pourquoi?

—Madeleine, il faut du courage. . .

—Blessé?. . .

—. . .

—Non! . . . Non, il n'est pas mort!. . . Je ne veux pas! John! ! !

Et la femme, folle de douleur, se jette dans la cohue, portant dans son sein le fils de l'homme qu'elle cherchera vainement.

* * *

—Comprenez-vous Albert? J'avais juré que mon fils, que le fils de John, on ne me le tuerait pas comme on m'a tué le père. . . Et 25 ans plus tard, à la première rumeur de guerre possible il ne parle que de partir, s'engager. . . Il est tellement comme lui, il lui ressemble tant en tout: sa fougue, son courage, sa frénésie dans l'action. . . il eut été un des premiers.

—Ma pauvre amie!

—S'ils avaient vu comme moi l'horreur de cette boucherie, s'ils avaient vu tout ce sang ruisseler sur les chaussées, ces morceaux de bras, de cervelles ramassés avec une pelle, s'ils avaient vu ces maisons crouler sur les femmes et les petits réfugiés dans les caves.

L'honneur? Le devoir?... Ont-ils sauvé le monde, tous les morts de 1914? . . . Tout est à recommencer! . . . Eh bien, moi je ne voulais pas que mon petit aille, en chantant, se jeter dans cet enfer! Je ne voulais pas, vous entendez? Je ne voulais pas! . . .

Madeleine sur le lit de la prison où l'a clouée la fièvre, se tord les mains. Un rire hystérique la secoue.

—Cette pauvre petite qu'il voulait épouser. . . mais elle était gentille comme tout!... J'avais appris à la connaître, à l'aimer même. . . Elle n'avait qu'un tort, la petite danseuse, elle rêvait de partir avec lui. . . infirmière. . . Infirmière! Des enfants de vingt ans! . . .

—Madeleine pourquoi n'avoir pas parlé plus tôt. . .

—Mais non, laissez-les faire. . . A quoi sert ma vie maintenant? . . . Je n'en veux plus de ma vie. . . Ils vont me pendre? Tant mieux! Ce sera la compensation de toutes les pendaisons avortées, de tous les infanticides qui se préparent à envoyer à la mort les millions d'enfants de la Patrie. La corde pour moi! Mais la malédiction des races pour eux! J'aime mieux mon sort que le leur. . .

* * *

—Maman. . . ma petite maman. . .

Et Madeleine ouvre les yeux. Son grand fils, à genoux devant elle, essuyait avec son mouchoir, les larmes qui tombaient en boules pressées de ses yeux.

—Mon Jean. . .

—Mais où étais-tu donc rendue? Tu pleures en rêve maintenant?

—Oh! c'est idiot. . . complètement idiot, répète-t-elle en riant dans ses pleurs.

—Et tu n'aurais pas dû m'attendre. Il est minuit. Tu n'y a gagné qu'un torticolis, recroquevillée dans cette chaise. . .

—Je me suis attardée à lire les journaux, j'ai dû m'endormir. . . Elle est bien, Louise?

—Elle t'envole un gros bec. Penche-toi que je fasse son message. . .

—Mon Jean!

—Et tu sais, elle est plus décidée que jamais de me suivre.

—Où?

—Mais là-bas!

—Il n'y aura pas de conscription.

—Même à ça, notre devoir . . .

—Ah! non, non Jean. . . plutôt que de te voir mêlé à ces horreurs, j'aimerais mieux...

Elle s'arrête interdite.

—Mais qu'est-ce qu'il y a maman?

—Rien. . . rien . . . ce rêve . . . ce cauchemar . . . Pardonne-moi petit. Les mères vois-tu, c'est égoïste, ça ne pense qu'à soi. Ça oublie que les enfants ont du coeur au ventre . . . qu'ils ont droit à leurs ambitions, à leur idéal . . . que les petits gars de vingt ans, ils ont un besoin inné de porter l'étendard . . . Va mon Jean, je te comprends. . . et je sais bien que tu partiras si ton pays a besoin de toi... Tu es tellement comme lui... ton père... mon grand héros de 1914!...

JEAN DESPREZ.

BEAU FILM A VENIR

Lucien Galas et Jeanne Boitel dans un moment du film "Une main a frappé".

"Par le temps qui court, J'OFFRE TOUJOURS UN CHOIX DE VINS À MES INVITÉS"

dit Dorothy Stevens, A.R.C.A., O.S.A., portraitiste Canadienne très connue

Il a toujours été *de bon goût* de boire du Vin St. Georges—Maintenant, c'est un vin *économique*. Essayez le Vin St. Georges aujourd'hui même.

"CHAQUE FOIS que j'ai l'occasion de servir des boissons, dans mon studio ou chez moi," dit Mlle. Stevens, "je m'arrange toujours pour que mes invités aient un verre de vin à leur choix. Je remarque que l'habitude de boire du vin se répand de plus en plus. Cela nous permet d'être sobres tout en nous régalant."

Le Vin St. Georges est *plus* capiteux et plus délectable parce que, maintenant, la maison Bright a, dans ses propres vignobles, certaines variétés de raisin qu'elle cultive *exclusivement*. Vous trouverez que le Vin St. Georges est plus vineux, plus généreux et plus délicat, parce que le raisin qui est employé pour sa préparation et son mélange est cultivé dans les plus grands vignobles du Canada—propriété exclusive des fabricants du Vin St. Georges. De plus, l'immense capacité de leurs chais (4¼ millions de gallons) signifie que le Vin St. Georges n'est jamais embouteillé avant d'être convenablement vieilli.

DANS LE QUÉBEC, C'EST LE *Vin St. Georges*

par Maurice Constantin-Weyer

TELLE QU'ELLE ETAIT EN SON VIVANT

réalisé en film sous le titre "LA LOI DU NORD"

Jacqueline avait rejeté le capuchon de sa parka de fourrure. Elle était tête nue et plus que jamais je la trouvais belle.

Une question vint à mes lèvres:

—Jacqueline! Qui vous a inspiré de tuer les chiens de Dal...

—Oh Louis—c'était la première fois qu'elle m'appelait par mon petit nom—il ne fallait pas que vous tiriez... Non! pas vous!

* * *

Nous causions à voix basse, et nous entendions s'élever de la tente où il dormait, la respiration régulière de Shaw.

Les dernières paroles de Jacqueline avaient apporté un long silence. Robert, sa brassée de bois jetée au feu, était allé se coucher, comme un homme raisonnable, nous laissant, nous, enfants un peu! à notre déraison de renoncer au sommeil...

—...Et vous comprenez, Louis, quand je vous ai vu, l'autre matin, changer les cartouches de votre fusil, j'ai compris que ce n'était pas pour tirer sur du gibier... Et même les chiens de Dal!... Oui, les chiens... Il ne fallait pas que ce fût vous.

—Pourquoi, Jacqueline?

—Pour toutes les raisons du monde!... D'abord, vous devez demeurer en dehors de cette histoire... Je devrais avoir des remords de vous avoir entraîné avec nous... Je m'épouvante un peu moi-même de n'en avoir pas le moindre remords... Il est inutile que vous compreniez... Car enfin, appelez cela du nom que vous voudrez, je vous ai tendu un piège... A vous, Louis!... A vous si franc, si loyal... J'ai été profondément bouleversée quand j'ai compris que vous pourriez tuer Dal pour nous... pour moi, peut-être... Ça, Louis!... Et que ce soit vous, vous, innocent de toute cette affaire... Robert et moi, nous sommes dans l'impasse... Vous, non! Vous pourriez retourner chez les hommes, ils n'auraient pas le moindre grief à vous faire... Et il ne faut pas qu'ils puissent vous accabler à cause de nous... Surtout pas vous...

—Pourquoi "surtout pas moi"?

Elle gémit doucement et rabattit sa parka sur sa tête. Elle murmura faiblement:

—Parce que je vous aime, Louis!

JACQUELINE

J'avais essayé de prendre sa main, mais elle l'avait dégagée d'un geste vif, presque colère, qui contrastait singulièrement avec son aveu. Puis elle était allée se refugier sous sa tente.

Ainsi, ce soir-là, nous ne parlâmes pas plus avant. Mais je ne parvins pas à fermer l'oeil et je pense qu'elle ne dormit pas davantage, à en juger par la mine qu'elle montrait le lendemain matin.

Et durant toute la journée, nous nous évitâmes. Les choses ont parfois leur côté comique, même quand elles sont terriblement sérieuses, et je trouvai que nous devions avoir "un air de péché virginal". Adam et Eve ne devaient pas avoir l'aspect plus penaud le jour qu'ils s'aperçurent du besoin d'une feuille de figuier.

Shaw, heureusement, entretenait la bonne humeur de la troupe, quand on pouvait parler, c'est-à-dire pendant les pauses. Il avait remarquablement bien dormi, disait-il et rêvé que nous allions trouver une passe facile.

—Un mauvais pas, ou deux, auxquels il manquera peut-être la rampe classique des Alpes, deux ou trois chutes de séracs à travers lesquelles nous trouverons notre chemin aisément... Et rappelez-vous, Louis, qu'en cette saison les ponts de neige doivent porter... Et puis la belle descente sur la Colombie. A la première forêt on fabriquera des skis, plus ou moins bons mais cela n'a aucune importance. Ou bien, on fera de la luge... Comme les vieilles dames à Davos... Jacqueline, prenez un avant-goût de ce qui vous attend dans quarante ans: la luge... Et quelle moisson de "premières"... On mettra des "cairns' Glacier Jacqueline Bert, Col Robert Shaw, Arête Walferdin... J'ai tout ce qu'il faut pour écrire, et cela vexera joliment les types qui, dans quelques années, se figureront qu'ils vont dévirginiser "ces monts affreux" comme parle un de vos auteurs français... Du diable si je sais où j'ai lu cette phrase. Il nous faudrait un petit rappel de corde pour achever de dérouter tous les Dalrymple du monde, si Dal s'entête à nous suivre là-haut. Le voyez-vous devant un à-pic de vingt mètres, se demandant par quel sortilège nous sommes descendus. Pauvre Dal! quand j'aurai gagné la France il faudra que je lui envoie un petit cadeau... Qu'est-ce que vous diriez d'un appareil de prise de vues?... Je ris encore quand je le vois parader avec ses chiens devant mon appareil vide... Evidemment, je manque de coeur... C'est un sentiment tout à fait respectable que de vouloir se montrer à ses parents dans toute sa gloire... Figurez-vous, Louis, j'adorais, quand j'étais étudiant, jouer la comédie... Cela m'a servi ces temps derniers... Cela va me servir encore. Il va me falloir étudier le rôle de bûcheron irlandais. Heureusement, j'ai pratiqué Synge. Je sais par coeur des répliques du Mariage des rétameurs... Je suis aussi un type dans le genre de Bottom, je puis rugir comme un rossignol... Seulement, j'aimerais mieux, pendant la traversée, faire un autre métier que celui de soutier... Maître d'hôtel, par exemple...

—Sur cette ligne-là, ils sont tous plus ou moins japonais, je crois.

—Tant pis pour moi et pour eux... J'ai eu des domestiques, et je me serais rappelé comment ils servaient à table... Ils auraient vu ce que c'est que le "grand service", comme disait mon ancien valet de chambre... J'ai dans l'idée, Jacqueline, qu'après ce voyage, nous aurons "plus de souvenirs que si nous avions cent ans". Et qu'est-ce que je pourrai faire à Paris pour m'occuper?... Fonder une revue littéraire?... Ou bien jouer au polo?... Le golf ne sera plus assez mouvementé pour nous...

Tous droits de reproduction réservés par la librairie des Champs-Elysées.

Le vrai goût de Hollande a toujours distingué ce vieux gin bienfaisant
et les vrais Canadiens l'ont toujours préféré depuis plus de cent ans!

Nous voyez-vous pousser une balle dans un trou sur un petit gazon bien tendre?... Un voyage en Angleterre, peut-être?... On ira voir les parents de Dal à Warwick...

—Si vous croyez, dis-je, que le vieux soldat vous pardonnera la mort des chiens de son fils, vous ne savez rien du caractère anglais... Croyez-moi, Robert, mieux vaut s'abstenir de cette petite visite.

* * *

Mais j'avais à coeur un autre sujet de conversation.

L'occasion d'un nouveau tête-à-tête ne se retrouva pas tout de suite. Jacqueline l'évitait, jusqu'au moment qu'elle pensa qu'elle l'évitait peut-être un peu trop et que sa réserve à mon égard pourrait donner l'éveil à Shaw.

Et, à ce moment-là—c'était trois jours après l'aveu—nous étions enfin en contact avec les hautes montagnes. Pas sans peine... Malgré un caribou occis providentiellement, cinq nouveaux chiens manquaient à l'appel,—dix en tout et les autres étaient effroyablement maigres. Shaw aperçut sur un rocher la silhouette d'un de ces gros mouflons qu'on appelle, en Amérique, le bighorn. L'animal était hors de portée. C'est une chasse dont s'enorgueillissent à juste titre les meilleurs sportsmen. Car elle nécessite de sérieuses qualités montagnardes. Et Shaw pensa qu'il pourrait peut-être abattre un ou deux bighorns. "Il avait, disait-il, une envie folle de manger du gigot." Il plaida donc la nécessité d'un jour de repos qu'il entendait consacrer à la chasse. Au surplus, il me rappelait gentiment la nécessité d'obéir au plus expérimenté et il me rappelait qu'il était alpiniste et que je ne l'étais pas. Dans ces conditions, il réclamait le commandement suprême tout le temps que durerait la traversée de la haute montagne.

Nous avions des raisons valables de croire à notre avance sur la poursuite possible, quoique improbable de Dal, et je lui cédai avec une joie à peine dissimulée.

* * *

—Jacqueline...

Elle était debout contre un rocher, un peu dans une attitude de défense.

—Jacqueline, dites-moi que vous m'aimez.

—A quoi bon, puisque je vous l'ai déjà dit une fois. Une fois suffit. Et une fois, même, peut être trop... Dans ce cas particulier, indiscutablement!

—Pourtant, Jacqueline... Moi, je vous aime!

—Vous n'avez pas besoin de me le dire... je le savais... Aucune preuve d'amour n'aurait pu être plus flagrante que celle que je vous ai vu donner... Oui! je parle du jour où vous avez changé les balles de votre fusil pour tirer sur Dal... Et je ne parle même pas du fait de risquer la potence... Mais, entre votre ami et moi, vous avez fait un choix... Si j'étais coquette, quel orgueil j'en tirerais... Mais je ne suis pas coquette... j'ai trouvé plus de peine que de joie à me sentir aimée de vous...

—Vous êtes déconcertante, Jacqueline... Une femme qui aime doit se sentir heureuse d'être payée de retour... Et comment payée!...

—Pas quand cette femme est dans notre situation... dans ma situation, corrigea-t-elle.

—Je ne comprends pas...

—Je ne demande pas mieux que d'expliquer. J'ai horreur du mensonge, ce qui est désolant pour une personne destinée à vivre dans le mensonge... Je pourrais vous dire que c'est parce que je vous aime que je ne désire pas vous entraîner avec moi vers quelque catastrophe que, malgré tout, je ne cesse de redouter... Mais là encore, je mentirais... Très peu!... mais un tout petit peu tout de même. Si nous pouvions nous aimer librement, je me considérerais comme parfaitement justifiée de vous laisser exposer votre vie pour moi. Et même peut-être... voyez-vous que je ne suis pas, au fond, aussi bonne que j'en ai l'air. . . vous exposer même s'il ne s'agissait pas d'une chose aussi grave que de me sauver la vie... s'il s'agissait, par exemple, d'un simple caprice... Je suis femme, après tout, ajouta-t-elle en souriant.

Elle réfléchit un instant et redevint grave.

—Je ne puis pas me sentir heureuse d'être aimée de vous, parce que je ne peux rien être pour vous, Louis. Rien... Rien... Rien qu'un souvenir passager dans votre vie.

Ce "souvenir passager" était encore une faiblesse que je notai précieusement dans ma mémoire.

—Pardon! vous pouvez être tout pour moi... Vous pouvez être ma femme...

Sa poitrine s'enfla sous son manteau de fourrure, mais elle dit, d'une voix ferme:

—Je ne puis pas être votre femme... Je ne serai jamais votre femme.

Je ne pus m'empêcher de m'écrier:

—Mais, Jacqueline, vous n'êtes pas fiancée à Robert... Lui-même m'a expliqué qu'il vous laisserait parfaitement libre de...

Elle arrêta d'un geste, le mot qui allait venir, comme s'il avait pu choquer sa pudeur.

—Je reconnais bien là Robert... C'est le meilleur, le plus droit, le plus généreux des hommes... Je vous aime, et je n'aime pas Robert, au sens profond du mot "aimer"... Mais, quelque noble et grand que vous soyez, Robert est plus noble et plus grand que vous... Voyez comme je suis franche avec vous!...

—Alors vous l'épouserez parce qu'il est noble et grand.

—Je n'épouserai jamais un homme parce qu'il est noble et grand, Je ne pourrais épouser qu'un homme que j'aime, et cet

CELOTEX
Fournitures d'Acoustiques

Acousti-Celotex -- Calistone
Heerwagen Tile -- Calicel
Calicel Castone -- Absorbex

Pour tous vos problèmes d'acoustique

CHAQUE cinéma pose des problèmes d'acoustique spéciaux. Les matériaux modernes fabriqués pour répondre au besoin d'une parfaite distribution sonore exigent d'être traités par des ingénieurs experts dans leur application aux salles, tant anciennes que nouvelles, si l'on veut qu'ils donnent satisfaction. Dominion Sound Equipments Ltd. a à son service le personnel d'ingénieurs en acoustique le plus compétent qui soit au Canada. Leur travail vous permettra de construire sans crainte d'erreur.

Dominion Sound Equipments
LIMITED
BUREAU CHEF: 1620 OUEST, RUE NOTRE-DAME, MONTREAL
HALIFAX — TORONTO — WINNIPEG — REGINA — CALGARY — VANCOUVER

UN SERVICE NATIONAL POUR LES THEATRES

homme, Louis, c'est vous,,, Mais je ne vous épouserai pas et je n'épouserai pas Robert...

—Bonté du ciel, c'est de la démence.

—Non, Louis... J'avoue qu'il est très, très difficile de vous faire comprendre mes raisons... Il faudrait que vous eussiez vécu avec moi ces années atroces que j'ai vécues, auprès desquelles les dangers que nous courons sont bien peu de chose, en fait d'atrocité... Comment pourriez-vous vous figurer la pitié qu'on peut éprouver en voyant un homme bon, grand, loyal, honnête, abandonné brusquement par tout le monde, sali par sa femme et l'amant de sa femme, déshonoré par un procès retentissant et pour comble d'ignominie, enfermé dans un cabanon!... Moi, j'ai vu cela, Louis, et je ne sais pas de paroles pour le dire... Pendant trois ans, Louis, j'ai soutenu le moral de cet homme... Car, si fort que soit Robert, il a été écrasé par le poids de toute cette affaire... Je l'ai vu pleurer... Et un homme qui pleure ne pleure pas pour rien... Des larmes d'homme, Louis! combien faut-il de larmes de femme pour faire le poids d'une larme d'homme!... J'ai été pour lui, Robert, non pas une fiancée, mais une mère... Une seconde mère. Et, si tendre que soit Mme Shaw, la mère de Robert, il n'est pas plus son enfant qu'il n'est le mien... Il se peut qu'elle lui ait donné la vie... Mais, moi, cette vie, je la lui ai rendue quand il était mort au monde... Non! vous ne pouvez pas comprendre cela... Une femme, peut-être!... Et pas toutes!... Seulement, une mère de mon âge!... Et Robert est à peu près aussi amoureux de moi que vous l'êtes vous-même...

J'allais parler, mais elle m'imposa de nouveau silence. Elle réfléchissait. Il était trop facile de voir qu'elle cherchait des mots qui ne lui venaient pas. Et j'attendais, si haletant, que le bruit de ma respiration ressemblait à celui du vent.

—Je me suis consacrée à lui. Et c'était peut-être une grande folie... Mais, je ne vous connaissais pas. On ne devrait jamais disposer de soi-même... L'avenir se charge de punir tant d'orgueil... Mais si, maintenant, je vous épousais, ce serait pour Robert un nouvel écroulement... Je suis sa raison de vivre...

—Mais si vous ne l'épousez pas, cependant...

—J'ai réfléchi à cela aussi... Je puis dire à Robert que le mariage n'est pas ma vocation... Le coup lui sera moins sensible... Je puis vous rester fidèle par la pensée, et de loin... Car—et cela, il est inutile que Robert le sache—il ne faudra pas, une fois que nous serons à Vancouver, que vous me suiviez plus loin... Je vivrai avec Robert, comme une soeur avec son frère, ou si vous le préférez, comme une mère avec son fils...

—Et tout le monde dira que vous êtes sa maîtresse...

—C'est probable. Mais qu'est-ce que cela peut me faire si je ne le suis pas? Et surtout, Louis, si vous, vous! vous! ne le croyez pas?

—Et si je le croyais?

Elle passa la main sur ses yeux.

—Si vous le croyiez, dit-elle, vous seriez moins beau que vous n'êtes...

Elle se reprit une fois de plus, avec une étonnante énergie:

—Et puis, Louis, vous êtes jeune et vous m'oublierez...

Je protestai.

Elle eut un sourire...

—Vous emmènerez encore au cinéma d'Edmonton de belles servantes blondes qui sentent bon le savon... Ne faites pas cette figure-là... je plaisante... Franchement, Louis, je ne le crois pas... De m'aimer, je l'espère, aura sur vous une influence plus salutaire... Vous rencontrerez une brave fille, qui sera peut-être bien meilleure que moi, au fond... Je sais ce que vous allez dire... Mais, mon pauvre ami, les femmes les meilleures, sont les moins compliquées... Moi, voyez-vous, les circonstances m'ont privée de simplicité d'âme... Songez que pour faire ce que j'ai fait, il m'a fallu apprendre à ruser, à mentir, moi qui ai horreur du mensonge... Et par surcroît, vous, Louis, vous allez m'obliger à mentir toute ma vie à Robert, pour qu'il ne se doute pas que je vous pleure...

Puis elle éclata de rire.

—D'ailleurs, je ne veux pas vous pleurer... Moi aussi, je suis jeune, moi aussi, je veux oublier... Vous oublier, vous... Et, malgré tout, je vous jure de vous demeurer fidèle, même dans l'oubli... Ce en quoi j'ai d'ailleurs grand tort...

* * *

Dans les conditions ordinaires de la vie, j'aurais considéré que j'avais affaire à une affreuse coquette, le genre d'êtres que je méprise le plus profondément. Les coquettes sont au-dessous des filles publiques... Mais nous n'étions pas dans des conditions ordinaires... Et Jacqueline, moins que personne d'entre nous. Dès qu'on a brisé le terrible cercle social, on est, comme les acteurs des théâtres antiques, haussé sur des espèces de patins, ou, plus exactement, délivrés d'une civilisation en grande partie artificielle, où les hommes sont rapetissés. Dès qu'ils y échappent, ils reprennent leur taille normale, qui est plus haute qu'on ne le croit. Jeté dans sa première bataille, c'est-à-dire échappé à sa convention, le conscrit fraîchement décrotté de son sillon de charrue fait aisément figure de héros... Cela m'expliquait Jacqueline, qui me serait demeurée inexplicable, si au lieu de la rencontrer en plein paroxysme, j'avais conversé avec elle dans un salon.

J'en gardais aussi une lueur d'espoir pour l'avenir.

"Jacqueline à Paris, me disai-je, Jacqueline délivrée du cauchemar dans lequel elle se débat, Jacqueline grisée par la vie mondaine ne sera plus tout à fait la Jacqueline des Montagnes Rocheuses... Sans doute, elle sera moins haute... Mais, par là même, plus accessible. Et peut-être Shaw, qui me devra tant sera-t-il lui-même le bon entremetteur... Sans doute, il n'est guère digne d'aller mendier à un rival la main de la femme qu'il aime... mais, après tout, que m'importe la dignité humaine... Un homme, voilà ce que je suis. Un homme avec ses passions. Et quelles passions!..."

Il n'était donc que de m'appliquer à la patience, et à un peu de dissimulation. Où l'amour, avec toute sa force, demeurait impuissant, la ruse pouvait agir. Et, en tous cas, le temps. Jacqueline me demandait de la quitter à Vancouver. Soit, je la quitterais à Vancouver. Mais, tandis qu'elle prendrait le paquebot qui la ramènerait à Paris en bouclant le tour du monde, je pouvais, moi, bondir dans l'Imperial limited, le grand express du Canadian Pacific, qui rabote en cinq jours près de quatre mille kilomètres d'espace, sauter à Montréal dans le New York Central, m'embarquer à bord d'un transatlantique, et aller attendre tranquillement Robert et Jacqueline à Paris ou à Marseille. Quelle surprise pour eux que de me voir à la Joliette, par exemple, attendre l'arrivée des Messageries Maritimes!

Et puis, pour me justifier à mes propres yeux, je pensais que Robert trouverait d'autres raisons de vivre que l'amour de Jacqueline. Ce en quoi je me trompais gravement. Mais je ne devais connaître tout l'amour de Shaw que plus tard.

* * *

Je me faisais ces réflexions assis tout à côté de Jacqueline, sur un tronc de sapin abattu, à côté d'un petit feu. Elle me donnait à la fois une marque de confiance et une marque d'amour qui, sans la confiance méritée, aurait pu être dangereuse. Son corps s'appuyait un peu contre le mien. Elle ne le savait pas elle-même,—mais je le savais, moi—c'était une caresse qu'elle cherchait et rendait. Une caresse chaste, ou tout au moins qui croyait l'être, et c'était tout de même une caresse. Sentir palpiter tout contre soi le corps de l'être aimé! Ce qu'étaient ses réflexions, je n'aurais pu le deviner. Tout ce que je pouvais supposer, c'était qu'elle souffrait. Mais prenait-elle une joie intérieure à cette souffrance? J'avais entendu parler de ce genre de délectation, qui est un péché de saintes, sans me rendre véritablement compte de ce que cela pouvait être... Une femme qui vient de vivre trois ans dans une tension de tout son être spirituel a des envolées qui échappent à un homme comme moi. Elle planait au-dessus de moi, sans doute, et le "mauvais garçon" que je demeurais un peu, se sentait intimidé par cette émanation spirituelle.

Une voix joyeuse nous héla et nous fit tressaillir. Mais à ce moment nous ne primes pas l'attitude de coupables. Nous avions conscience, certainement, elle de son innocence réelle, et moi, d'un degré secondaire d'innocence, si vous voulez.

Robert avait tué deux moufions et il rapportait l'un des deux.

—Je pensais, dit-il, que vous auriez entendu mes deux coups de carabine. La montagne en a assez répercuté les échos.

Le fait est que nous n'avions rien entendu.

—J'ai tiré mes deux bêtes sur une petite esplanade. Il y avait un moment que je me gelais, couché à plat ventre, à guetter. Je les ai descendues à la corde, par des chemins impossibles. J'en ai laissé un sur place... Inutile d'y aller aujourd'hui. Je l'ai recouvert de neige, et je crois que c'est un bon endroit pour aborder la montagne. Il y a une espèce de pente praticable qui semble aller aboutir sur un glacier et nous pouvons tenter l'aventure de ce côté-là. L'ossature de la montagne est assez difficile à définir. Elle est extrêmement chaotique... Il y aura également le danger des avalanches... Enfin, il faudra penser à une autre chose, à emporter assez de bois pour faire la cuisine en haute montagne... J'ai vu quelques forêts de sapins ou de cèdres... Mais nous sommes arrivés, tout de même, à la limite de la végétation.

—Nous mangerons froid, dis-je...

—Ce qui veut dire que nous mangerons gelé, nest-ce pas?... Et boire?

—Nous mangerons de la neige. Et le bois va charger terriblement nos traîneaux.

Shaw eut un rire amer.

—Nos traîneaux? Mon pauvre ami, nos traîneaux ne passeront jamais cette montagne.

Je le regardai.

—Alors? comment ferons-nous?

—J'y ai réfléchi tout à l'heure, dit-il. Nos provisions sont dans des sacs. Nous porterons chacun un sac. Nous pouvons, vous et moi, nous charger de quatre-vingts livres. C'est énorme en montagne, et plus nous monterons, plus la charge sera lourde. Jacqueline, elle, portera trente livres. Et chacun de nos chiens portera vingt livres. Au surplus, il faut s'organiser... Nous allons nous mettre au travail pour confectionner les bâts de nos bêtes et nos sacs. Tout cela, bien entendu, rudimentaire... Mais de l'autre côté, il y a la liberté... La liberté pour nous!...

Nous nous mîmes au travail dans une sorte de griserie joyeuse. Et, peut-être, le travail est-il un but en lui-même. Nous étions assis, ou accropuis chacun devant son minuscule petit feu à l'indienne — il ne s'agissait plus du brasier gigantesque

qui avait célébré notre joie — et nous poussions l'alène et tirions l'aiguille.

Nos provisions ne dépassaient plus guère, hélas! le poids que nous pouvions transporter selon la méthode préconisée par Robert. On ne marche pas comme nous l'avions fait, sans manger beaucoup. Et, malgré l'abondance de nos repas, nous étions déjà effroyablement maigres. Shaw, c'était une barbe rousse, un grand nez aquilin et des yeux énormes sous une tignasse hirsute. Jacqueline, c'était une petite figure aux pommettes et aux lèvres saillantes, aux lèvres exangues, aux joues crevassées qu'éclairaient, il est vrai, des yeux immenses... Je ne pouvais pas me voir, naturellement, mais, comme je le disais à Robert en riant, sans ma colonne vertébrale, la peau de mon ventre aurait été collée à celle du dos.

—Oh! dit Shaw, j'ai encore oublié quelque chose: les lunettes.

—Les lunettes?

—Oui, les lunettes de glacier. Bien que je ne m'exagère pas l'importance de la réverbération en cette raison, à mille mètres plus haut, il se peut que nos yeux soient diablement fatigués. Je me fais opticien.

—Je suis, dis-je, curieux de voir cela.

—Vous allez voir, dit Shaw.

Et il se mit à tailler un bout de planche en forme de lunettes. Il l'échancra d'une mince visée, lui ajusta une ficelle et mit le tout sur son nez:

—Voilà, dit-il. Et cette paire-là, c'est pour Jacqueline.

—Quand je pense, dis-je, que Shaw est en train de perdre un temps précieux.

Shaw me regarda.

—Vous ne croyez pas à l'ophtalmie des neiges? dit-il.

—Je l'ai eue. Alors, j'y crois. Mais je sais un moyen plus simple.

Et je me barbouillai le tour des yeux avec la suie de la poêle à frire.

—Pas plus difficile que cela! dis-je.

Shaw éclata de rire.

—Non! mais regardez-le! Jacqueline!... Ce qu'il peut être ignoble comme cela... Voilà à quoi je ressemblerai, quand je serai Tim le stocker, occupé à coltiner du charbon dans les soutes de l'Empress-of-Ireland, quelque part entre Vancouver et Nagasaki... Je serais bien étonné si je faisais des conquêtes à bord...

Et il ajouta plus sérieusement:

—Dommage que je n'aie pas pensé à cela plus tôt. En overall déchiré, la figure barbouillée comme cela, tous les détectives lancés par l'oncle Sam et le Dominion réunis n'auraient jamais pu me repérer. Mais quand on a eu de l'argent, on en demeure longtemps l'esclave. Et il m'aurait semblé anormal, voici quelques jours à peine, de quitter l'apparence d'un gentleman...

Jacqueline nous avait quittés un instant, et Shaw baissa la voix pour continuer:

—...Et cependant, j'ai bien failli, un jour, quitter véritablement cette apparence... Que pensez-vous, Louis, d'un type qui finit sur la chaise électrique?

—Bob, lui dis-je, ce sont des souvenirs que vous devez oublier.

Il eut un rire amer.

—Comme c'est facile à dire!... Tenez, Louis, j'ai les nerfs encore assez solides, il me semble... Eh bien, pendant plus de six mois, j'ai eu peur, vous m'entendez, je dis peur! peur de m'endormir le soir. Mon premier rêve était régulièrement le même. J'étais sur la chaise électrique. Je ressentais la commotion. Et je m'éveillais, tremblant et baigné de sueur... Même en ce moment, tenez!...

Il essuya d'un revers de manche les gouttes qui perlaient à son front.

—Dans ce cabanon où l'on m'avait enfermé, continua-t-il, je serais devenu réellement fou... C'est Jacqueline qui m'a sauvé de la folie... Sans elle...

Il balança sa longue figure, et se tut.

* * *

Cette conversation me situait au centre d'étranges complications morales. Je faisais le bilan. Robert et moi étions amoureux de la même femme. Moi, j'étais aimé d'elle. L'élu. Mais à cet élu elle disait: "Vous m'appartenez, parce que je vous aime et que vous m'aimez. Cela me donne, en somme, tous les droits sur vous. Je puis vous piétiner, vous écraser le cœur. Qu'importe, puisque vous êtes ma chose. Vous m'appartenez, jusqu'à être, pour moi, un objet que je puis briser... Je n'aime pas Robert. Mais, justement parce que je ne l'aime pas je ne me sens pas le droit de le faire souffrir. Alors, c'est vous que je sacrifie." Car voilà, en somme à quoi se ramenait la conversation que j'avais eue avec Jacqueline. Elle n'était pas coquette, certes! elle s'en défendait et je ne l'en accusais pas. Mais une coquette n'aurait pas mieux fait.

Le problème ainsi posé pouvait recevoir trois solutions.

La première, c'est que j'allais écouter la voix de la raison, et me dire: "Jacqueline est une femme adorable, et je l'aime. Mais il y a d'autres femmes adorables. Un amour chasse l'autre." Cela c'eût été le fait d'un homme sensé. Mais je n'étais pas sensé, j'étais amoureux. Et moi aussi, par amour, j'aurais pu y aller de mon petit crime. Pas la moindre illusion à se faire là-dessus. N'avais-je pas prémédité le meurtre de Dal? de mon ami Dal? Et pour qui? Pour favoriser l'évasion de Shaw? Allons donc! Pour l'amour de Jacqueline... Là-dessus, pas d'erreur possible.

Passons à la seconde solution. Je suis l'amoureux transi. Jacqueline me commande et je lui obéis. Elle est pour moi une espèce de Béatrice, bien que je n'aie nulle vanité de me comparer à Dante. Elle devient pour moi un prétexte à je ne sais quelle **Vita nuova**. Et je me mets à aimer ma propre douleur.

Eh bien non! C'est peut-être très beau. Mais vous n'obtiendrez pas cela d'un homme comme moi, qui a couru le Nord, qui a vécu à la dure et qui, par ailleurs, est loin de mépriser les joies matérielles. Me voyez-vous, avec mes larges épaules et mes mains calleuses, sangloter doucement en pensant à Jacqueline et me promettre de réformer ma vie en son honneur?... Vous ne m'avez pas regardé. Je la violenterais pultôt... Et, au fond, cette solution, qui n'entre pas dans les limites actuelles de l'épure, serait peut être la plus sage et la plus humaine. Car si Jacqueline a une âme, ce que je sais, et d'abondance, et ce qu'elle sait aussi, je pourrais l'étonner en lui montrant qu'elle a aussi un corps, qu'elle ignore encore...

Mais écartons — pour le moment du moins — la conquête brutale de la joie. Ne risquons pas de tout gâter et de faire une Jacqueline "irrédente". Soyons modérés dans le mal comme dans le bien (si tant est qu'en amour il puisse y avoir un Mal et un Bien). Soyons un homme, en somme, mais un Homme, c'est-à-dire une Volonté. De quoi s'agit-il? De posséder Jacqueline? Eh bien, voilà le problème posé d'une autre façon.

Au cours de notre voyage, il peut arriver des tas de choses. J'aime vraiment beaucoup Robert et il a fait ma conquête. Mais, un peu comme il a fait celle des chiens. Les chiens n'auraient rien à se mettre sous la dent, à demi féroces comme ils le sont, ils dévoreraient Robert. Quand il leur donne à manger, ils aboient en choeur: "Ah! comme il est bon." S'ils le mangeaient lui-même, ils seraient capables de se dire: "C'est ma foi vrai! Il n'était pas mauvais du tout. Un peu trop d'os, peut-être."

Bien sûr, je ne pourrais pas tuer Robert et le verrais-je en danger, je sais bien que je n'hésiterais pas à risquer ma vie pour la sienne. Je ne serais pas l'homme que je suis, si j'étais capable d'une trahison. Je laisse cela aux gens des villes. Et même il arriverait un malheur à Robert que je le pleurerais sincèrement. N'empêche que le proverbe mentirait, et que ce malheur ferait notre bonheur.

Si, au lieu d'avoir passé mes belles années à courir la prairie en été pour y acheter des chevaux, du temps qu'il y avait une prairie et des chevaux — ici, un soupir de regret pour cette belle prairie si vite disparue devant la charrue à vapeur! — et le Grand Nord, en hiver, pour y acheter des fourrures, j'avais vécu dans un bureau d'affaires, à Winnipeg ou à Chicago, je serais un homme terriblement pressé et je gaspillerais à la fois le temps et l'argent, comme le font les Américains des villes. Mais je ne suis pas un homme des villes. Je suis, Dieu merci, un sauvage et je sais attendre. Je sais même attendre sans en avoir l'air.

Il a été beaucoup question, ces jours derniers, du mensonge et de l'horreur du mensonge. Eh bien! dût Jacqueline me blâmer, le mensonge vaut une belle apologie. C'est une arme naturelle. Reprochez-vous au chevreuil de croiser ses pistes, c'est-à-dire de mentir? Et comment Jacqueline ne voit-elle pas, elle-même, qu'elle s'y ploge elle-même? Me voilà condamner à devenir sournois et envieux. La vertu a de ces étonnantes vues de dos!

* * *

Pourquoi ne pas faire un effort, non pour oublier Jacqueline, mais pour jouir pleinement de l'heure. Voici déjà un moment que le soleil, le pâle et court soleil d'hiver a disparu derrière les sombres dentelles de rochers qui émergent des névés supérieurs. Ce coucher n'a pas été l'une de ces fanfares bruyantes comme il s'en entend aux plus longs jours. Pas de sonneries de clairons, ni de cors de chasse. Juste une discrète mélodie jouée sur une petite flûte de cristal. Et ce paysage musical s'accorde bien avec mon état d'âme.

Tandis que le soleil s'abîmait à l'ouest, bien plus loin que les Rocheuses, quelque part dans les abîmes dorés et mouvants du Pacifique, la lune se levait à l'Orient. Tout avait disparu des jeux lumineux que provoque sur la neige, l'alliance du soleil et des prismes hexagonaux. A ces pirouettes acrobatiques exécutées dans un gel de paillettes, vaait succédé une douce alliance du bleu et de l'or. D'un or très pâle... La silhouette des montagnes rangées les unes derrière les autres et qui montraient leur profil au flanc d'une longue et tortueuse vallée découpaient des motifs fantastiques.

Nous étions montés sur un escarpement rocheux, Jacqueline, Robert et moi, pour contempler ce spectacle. Jacqueline s'était assise naturellement entre nous deux et j'avais remarqué qu'elle avait fait asseoir Shaw à sa droite, comme pour me donner la place du coeur. Le froid était un bon prétexte à nous serrer les uns contre les autres. Et il ne m'avait pas été difficile de m'emparer d'une main qui n'avait guère cherché à se défendre.

Nous rendions ainsi un témoignage commun à la beauté d'une nuit d'hiver. A mesure que s'assombrissait le lourd velum du ciel, les étoiles le cloutaient d'or. Cet étonnant firmament hyperboréen est habité de météores nombreux, somptueux génies issus d'étranges mariages entre la réfraction et le magnétisme. On les voit traverser le ciel à une allure tantôt lente,

et tantôt rapide, mais toujours majestueuse. Ils sont tour à tour froids comme des lames d'épées, ou chauds comme du sang fraîchement versé. Ils contiennent des promesses mystérieuses qu'il ne sert de rien de vouloir interpréter.

—Je pense, dit-je à Jacqueline, à ces gens qui s'imaginent que les pays méridionaux sont le royaume de la lumière. Comme si celle-ci n'était pas, au contraire, le domaine du Nord. Croyez-vous qu'à Biskra, par exemple, ou à Tampico, les gens attardés à une heure pareille jouissent d'un spectacle aussi beau? Si j'avais l'âme d'un Barnum, je conduirais les foules aux féeries de l'hiver...

—Et vous auriez grand tort! interjeta Shaw. Cette beauté est trop élevée pour les profanes. Ils n'en sont pas dignes. Et, d'ailleurs, ils ne la comprendraient pas. Ce qu'il leur faut, c'est la bruyante vulgarité des couleurs méditerranéennes. La foule a le goût du chromo. Et ceci n'en est pas un.

—On pourrait, dit Jacqueline, s'adresser à une élite.

—Une élite? dit Robert... Et quelle élite?... Les gens riches?... J'ai payé pour les connaître et j'ai honte d'être des leurs... Ils sont idiots... du moins, le plus grand nombre d'entre eux. Et les autres ne pourraient pas faire le voyage. Ce pays ne peut être compris que par une aristocratie, par les gens qui y vivent. Eux seuls ont dépouillé suffisamment la guenille de la civilisation pour en être dignes.

Cela fut dit âprement dans une terrible explosion de haine. Jacqueline dégagea doucement sa main de la mienne.

* * *

Le silence régna de nouveau. Un vrai silence, celui des cimes en hiver. La vie animale y est rare. En pareille heure, en pareille saison, le froid met un doigt sur la bouche et fait se taire l'avalanche. Les pierres cessent de tomber.

Plus bas, dans la vallée, quelque chose s'agite toujours. Le gel fait détoner un arbre. La rivière secoue sa carapace et il y a toujours un loup ou un hibou pour faire l'importun. J'aimais beaucoup ma prairie. Mais j'étais bien obligé de reconnaître que la montagne est un temple. On s'y sent respectueux.

Les pensées se précipitaient de nouveau à ma rencontre.

Chose curieuse, ces pays sauvages, où il semblerait que la devise humaine dût être: "Chacun pour soi", vous déterminent au contraire de la solidarité. Peut-être, sans doute, parce que, si ardent qu'on soit à l'affronter, on se sent très petit devant la nature. La montagne était écrasante, la nuit était écrasante, le froid était écrasant. Nous n'étions pas trop de trois à nous associer pour soutenir un poids pareil... Sans doute, il arrive qu'on le fasse seul... mais...

La situation m'apparaissait comme paradoxale... Mais ce paradoxe était pourtant évident... Des hommes ici ne pouvaient être qu'ennemis les uns des autres, ou bien, amis jusqu'au dévouement le plus absolu... Amis. Oui! même s'ils étaient rivaux.

Et, ce soir-là, avant de gagner mes couvertures, je mis plus d'affection que jamais dans la poignée de mains échangée avec Robert.

VII

LE COL INFRANCHISSABLE

Devant nous se dressait, nous le savions, l'épreuve la plus redoutable de notre aventure. Si nous en triomphions, le salut pouvait être considéré comme assuré. Si nous échouions... mais pourquoi penser à un échec.

Parvenu à la limite du dernier sapin, nous regardions, non sans terreur, une gorge sauvage. Une partie du glacier descendait dans cette gorge, et nous dominions ce fragment. C'était une cascade de séracs. Alors que sur les pentes qui l'enserraient la neige se montrait immaculée, ce glacier était terne et sale. Il portait d'affreuses zébrures grises. Un glacier, c'est une rivière. Si lente que soit sa course, cette course ne s'arrête jamais. Elle ne reconnaît aucun obstacle. Elle burine le rocher le plus dur, l'use et en charrie au loin les débris.

A chaque obstacle que lui imposaient les courbes de ce vallonnement dont il était l'impatient captif, le glacier se crevassait dans la lutte. Nous ne pouvions encore voir ces crevasses béantes qui nous guettaient à chaque chute de séracs, mais nous connaissions leur présence et nous pouvions soupçonner leur nature. Au fond de ces crevasses coulait le torrent glaciaire, que l'hiver même le plus rude ne parvient pas à tarir. Car, au fond, le névé et le glacier opposent la compression, c'est-à-dire, en fin de compte, un accroissement de température.

Le glacier franchi, nous trouverions la rimaye, le **begrschrund** — Robert lui donnait son nom suisse, plus large, plus profonde, plus escarpée sans doute que les crevasses précédentes. Il faudrait de toute évidence nous fier à la fragilité des ponts de neige. Et c'est là une éventualité toujours angoissante.

Après la rimaye, nous serions face à face avec le névé. Les mêmes dangers nous y attendaient que sur le glacier, avec cette aggravation que la pente y serait sans nul doute redoutable. Nous n'avions pas de crampons. Les mocassins indiens en peau d'orignal chamoisée à la fumée ne glissent guère sur la glace, sans doute, mais, dans ce cas, la glace s'aggrave de la pente. Et nous n'avions pas même pour nous défendre de la glissade, le bâton ferré, l'humble précurseur du piolet.

Nos haches, sans doute, nous permettraient de tailler des marches. Ces marches elles-mêmes seraient forcément précaires. Songez que le poids de notre charge nous devait forcément tirer en arrière. Et Robert m'avait averti qu'un homme exercé, armé d'un piolet, met une minute environ à tailler une marche. S'il fallait tailler sur trois cents mètres seulement, c'étaient cinq heures.

Enfin, à tous ces dangers s'en ajoutait un autre. Le climat de la haute montagne est plus capricieux que celui de la plaine. Les sommets sont hantés par le brouillard

Jean Servais, en officier marin, interroge la délicieuse Louise Carletti dans le film "Terre de Feu". Celui qui fut un si pathétique Chopin dans "La Chanson de l'Adieu" fera à nouveau preuve de ses belles qualités de jeune premier infiniment sympathique. Quant à Louise Carletti elle a de qui tenir étant la fille du grand chanteur Aldo Berti.

Danielle Darrieux reconnue la plus populaire vedette

Tino Rossi et Victor Francen sur un pied d'égalité. Résultats d'une vaste enquête de France-Film auprès de tous les exploitants du film français au pays.

Nous commençons avec la présente édition une série de grandes enquêtes sur le cinéma français, ses vedettes, ses films, son avenir et ses possibilités. Il n'y a rien de tel pour se renseigner.

Comme le médecin tâte le pouls de son patient, il est bon de temps à autre de jeter un coup de sonde chez ceux qui de près ou de loin sont intéressés aux progrès d'une entreprise au développement d'un art.

Cette fois la compagnie France-Film, s'est d'abord adressée aux exploitants du film français au Canada.

Evidemment c'est là début modeste.

Plus tard, c'est notre ferme intention de porter sur le grand public nos travaux d'enquête. Toutefois nous sommes fiers de nos débuts car nous avons reçu l'entière collaboration des gens auxquels nous avons soumis notre petit questionnaire. Notre but était simple: connaître l'opinion des exploitants de salles sur la popularité dont jouissent les vedettes parisiennes.

N'oublions pas que le gérant de théâtre est le meilleur juge.

Il est impartial parce que ses jugements sont basés d'abord sur les recettes — qui ne trompent jamais — ensuite sur les opinions qu'il glane tous les jours auprès de ses clients. Le gérant fait naturellement la moyenne de l'enthousiasme exagéré et de la critique intransigeante. Ayant fait la part des choses il rend jugement avec autorité.

Le questionnaire était direct. Rien de compliqué mais assez vaste cependant pour ne pas fruster personne de ses droits légitimes.

Nous aurions pu pousser l'enquête plus loin, multiplier les questions. Mais à diviser les choses, à couper les cheveux en quatre on obtient un résultat ambigu, tellement ténébreux que toutes les réserves sont permises.

Notre enquête terminée il nous faut dire que Danielle Darrieux remporte la palme haut la main dans deux cas. C'est elle qui plaît le plus aux hommes et aux femmes.

Elle devance par une marge assez forte ses plus proches concurrentes Annabella, Edwige Feuillère, Michèle Morgan.

PRESTIGE EGAL

Tino Rossi et Victor Francen sont sur un pied d'égalité. Le premier l'emporte auprès des femmes; le second auprès des hommes. Si l'on tient compte du fait que Tino Rossi est avant tout un chanteur, sa position est très flatteuse devant un concurrent aussi redoutable que Francen, merveilleux artiste, vedette de succès innombrables tant à la scène qu'à l'écran. Charles Boyer vient en second après Tino Rossi. On devra ici, cependant, ne pas oublier que Boyer n'a franchement eu que "L'Epervier" et "Mayerling" pour se faire réellement apprécier des auditoires français. Lorsqu'on aura vu "Orage" il se peut fort bien qu'il regagne du terrain sur Tino Rossi.

D'autre part Francen a Fernandel comme plus proche adversaire... en popularité auprès des cinéphiles masculins.

Celà s'explique encore. Les hommes vont au cinéma pour se reposer, pour rigoler afin d'oublier les soucis des affaires. Or, le comique de Fernandel plaît énormément. De plus Fernandel a deux cordes à son arc: le comique et le tragique. Vous rigolez sans doute avec "Raphaël le Tatoué" mais vous ne pouvez pas vous défendre d'un peu d'émotion en pensant à "Angèle" et à "Regain".

RICHARD-WILLM EN BONNE PLACE

Parmi les bonnes cotes il faut noter celle que détient Pierre Richard-Willm. Les spectatrices — toujours selon les gérants de salles — lui donnent la troisième place après Rossi et Boyer. Ceci nous semble assez juste. Mais avec les films de la présente saison Richard-Willm deviendra de plus en plus redoutable et il se peut très bien que sa position s'améliore. Notons aussi la faveur dont jouit Marcelle Chantal. Spectateurs et spectatrices lui donnent la troisième place; pourtant la belle Marcelle Chantal est loin de tourner autant de films que Darrieux ou Feuillère. Seulement le jeu de cette femme, sa grande beauté, sa distinction surtout lui attireront toujours les suffrages de l'élite.

Danielle Darrieux reste incontestablement la reine du cinéma francais.

UNE MENACE POUR DANIELLE

La seule vedette qui vraiment semble menacer la popularité de Danielle Darrieux est Viviane Romance. Cette femme fascinante a atteint la gloire à pas de géant si l'on veut nous permettre ce lieu commun. Cette saison avec "Gibraltar" "L'Esclave Blanche" (que nous illustrons dans cette édition) il est certain qu'elle sera sur un pied d'égalité avec la pétillante Danielle.

Chez les jeunes la floraison est remarquable. Par exemple il y a Marie Déa que l'on verra dans "Pièges", avec Maurice Chevalier; Micheline Presle qui sera la révélation de 1940 avec "Paradis Perdu", aux côtés de Fernand Gravey. Que dire aussi de Gaby Sylvia si remarquée dans "Le Ruisseau"; que dire encore de Ginette Leclerc; que dire aussi de Janine Darcey, de Sylvia Bataille. Autant de talents frais et jeunes qui montent, qui montent et ne tarderont pas à être au zénith de la gloire tout près des piliers du cinéma français.

Nous ne prétendons pas que notre enquête soit d'une autorité absolue, encore moins définitive. Plus tard nous demanderons à nos lecteurs et lectrices de nous indiquer leur préférences. Néanmoins tel qu'il est présentement, ce relevé contient de très précieuses indications. Il montre surtout l'emprise de plus en plus grande des acteurs français sur le public canadien-français.

Et, surtout, si l'on songe qu'il y a neuf ans tous ces gens étaient totalement inconnus de notre public on mesure alors le gigantesque travail accompli par le film français chez les nôtres. A la vaillante firme canadienne-française, France-Film, unique et valeureuse instigatrice de ce mouvement, nos plus chaleureuses félicitations.

et par le nuage qui sont, à tout prendre, des suaires à envelopper les cadavres.

Tous ces obstacles franchis, il nous resterait encore la muraille rocheuse qui dominait le dernier champ de neige et dont nous pouvions mesurer l'escarpement par le seul fait qu'aucune neige n'aurait pu s'accrocher à elle.

En de moins redoutables circonstances, Ajax, fils de Télamon, s'était écrié : "J'échapperai malgré les Dieux." Shaw eut un mot plus simple.

Il nous regarda et dit :

— Quand même !

* * *

La route choisie par Shaw nous menait d'abord à travers une forêt de sapins, les derniers arbres, sans doute, que nous devions rencontrer sur notre route ascendante. Car nous n'étions pas loin de la région des neiges éternelles. Robert expliquait qu'en raison des pentes abruptes sur lesquelles il allait falloir commencer l'escalade, il avait préféré la région boisée à celle plus découverte et, en apparence, plus aisée, par crainte des avalanches.

La pente était si déclive, en effet, que la neige y tenait mal. Des rochers polis par l'incessant ruissellement des eaux et terriblement glissants, formaient, par endroit, de véritable marches naturelles. Très souvent un sapin avait poussé dans des conditions telles qu'il était obligé de projeter à quelques pieds plus bas d'énormes racines noueuses et torses, à la recherche de sa nourriture et de sa stabilité. Un frisson perpétuel nous secouait sur la tête une fine poussière de neige gelée. Au-dessus des arbres brillait sans doute le soleil, mais il n'apparaissait que faiblement. Nous marchions dans un demi-jour bleuté qui eût été la chose la plus ravissante du monde... si nous avions eu le temps de lui prêter l'attention qu'il méritait.

Il nous fallut traverser un petit torrent dont la rapidité était telle que l'hiver ne l'avait pas encore semé de glaçons. Partout où l'écume ne le blanchissait pas, il avait une teinte d'un bleu verdâtre, qui tranchait sur la neige plus claire. Un sapin abattu à coups de hache nous fit un pont précaire mais praticable. Je me rappelle encore avec quelle anxiété je guettais le moment où, les dernières fibres tranchées, il s'abattrait avec un bruit foudroyant. Aurai-je bien calculé le sens de l'entaille ? Mais le géant tomba, secouant sur nous la neige et le givre dont il était couvert. Il fallut ensuite l'ébrancher et le dépolir afin de nous permettre de passer avec nos charges. Au cours de ce passage, deux de nos meilleurs chiens glissèrent et, entraînés à une vitesse prodigieuse par le torrent, disparurent dans les rapides bouillonnants. Nous échangeâmes un regard éloquent. Mais l'heure n'était pas à la sensibilité.

Deux heures de cette montée en zigzags nous conduisirent aux derniers pins. Devant nous s'incurvait le cirque glaciaire dont nous allions entreprendre la traversée. L'atmosphère était le siège de splendides et inquiétantes mutations. Des nuages accoururent, se groupèrent autour de sombres aiguilles rocheuses. Ce phénomène forma une sorte de demi-jour crépusculaire qui teintait de mélancolie sauvage les flancs de la montagne. Puis, aussi vite qu'ils étaient arrivés, les nuages disparurent. Le soleil frappa la neige comme un gong d'argent. Cela fut net et sonore. A cet appel, toutes les couleurs du prisme se remirent à danser. Le vent épousseta un dôme neigeux pour en chasser une éblouissante et précieuse limaille. Une nouvelle aiguille apparut à nos yeux étonnés. Elle avait rejeté les nuages comme on se dépouille d'un manteau. Elle montrait orgueilleusement la chaste nudité de son granit, rose dans les parties ensoleillées, verte dans ses ombres. Ces fantaisies spectaculaires nous avertissaient, plus prosaïquement, que le vent fraîchissait sur les sommets.

Il nous parut de bon présage qu'à mesure de l'altitude conquise, le bleu céleste devint plus pur et plus profond. Sans doute, cela n'était qu'un effet de la raréfaction de la couche atmosphérique. Ce même phénomène qui créait cette beauté alourdissait nos charges, nous volait un peu de notre oxygène, et emplissait nos oreilles de bourdonnements. Une demi-heure de pause, cependant, suffit à nous accoutumer : nous repartîmes, allongeant lentement, patiemment, nos pas l'un devant l'autre.

* * *

Notre ascension était fatigante, parce que la pente nous obligeait à exercer la plus grande partie de notre effort à l'aide de muscles ignorés de l'homme des plaines et qui, en dépit de nos courses précédentes, n'avaient pas encore acquis tout l'entraînement désirable. Mais jusqu'alors, elle n'offrait pas de difficulté. Nous cheminions sur le prolongement d'une arête rocheuse, sorte de vertèbre assez large, un peu nouée, qui faisait partie de l'ossature de la montagne.

Cette arête était rugueuse, dure aux pieds malgré la neige, mais elle était large et formait comme une sorte d'escalier naturel aux dalles larges et assez sûres.

Au-dessous de nous, s'étalait la partie inférieure du glacier, comprise entre sa chute terminale dans la vallée, et une haute défense de séracs, que nous pouvions deviner à une distance d'environ un mille. Le peu de neige qui était tombé avait suffi à transfigurer le glacier. Au lieu d'avoir l'aspect trop habituel de reptile monstrueux, mais couvert de plaies et de poussière, il donnait une idée de pureté forte et belle. Si c'était un reptile, il appartenait à la classe de ces fabuleux dragons, gardiens de quelque paradis. Il était farouche, mais somptueux. Les séracs qui le défendaient étaient hérissés d'aiguilles immaculées sur lesquelles jouaient les reflets d'une lumière sans faute. Le froid, ici, se faisait déjà durement sentir. Il avait congelé de petites cascades, et les avait sculptées en ornements précieux. On n'entendait pas le bruit du torrent glaciaire. S'il continuait à gronder sous l'énorme carapace, cette menace était étouffée par la neige qui remplissait les crevasses. Neige perfide, au surplus, et dont il convenait de se défier. Qui sait quels pièges nous tendait ce blanc tapis ? Une partie du cirque glaciaire était à demi masquée par l'ombre que lui versaient généreusement les montagnes. Mais l'autre rayonnait de lumière. D'énormes aiguilles rocheuses, dentelées comme des cathédrales, élevaient vers le ciel on ne sait quelle prière de damnés.

* * *

Pour descendre au glacier à l'endroit où nous comptions l'aborder, il fallut nous fier à ce qu'on aurait appelé dans les Alpes un "Mauvais pas". Chaussés de brodequins ferrés, munis de piolets, ce "mauvais pas" n'aurait été, pour nous, qu'un jeu. Ce n'était, à tout prendre qu'une corniche très inégale, d'une largeur moyenne de vingt centimètres. Elle se coulait sur l'espace de quinze à vingt mètres contre une muraille à pic, légèrement surplombante, et surplombant elle-même l'abîme, ouvrait sur le glacier des horizons verticaux. Rien de tout cela n'était normalement effrayant, mais une neige glissante y créait un danger dont il fallait tenir compte.

(Suite et fin au prochain numéro)

Téléphone : CRescent 4146 Fondé en 1875

L. Villeneuve & Cie Limitée

BOIS DE CONSTRUCTION

6199, boulevard Saint-Laurent Montréal

PORTES et CHASSIS — Plancher en bois durs — Bois de toutes sortes séché au four. Boiserie Intérieure et Portes en Frêne, Orme et Chêne.

LIVRAISON RAPIDE DANS TOUTE LA PROVINCE

EX-AMEN de la vue

J.O. Giroux, O.D.

diplômé de l'A.E.P.O. de Paris — spécialiste en examen de la vue — assisté des optométristes diplômés suivants : A. Philie, O.D., I. Rodrigue, O.D., J. Hotte, O.D., J.-P. Marchand, O.D.

Bureaux de consultations chez

Dupuis Frères

Les artistes français a leur poste de combat

Albert Préjean qui est aviateur est monté en grade dès son arrivée au terrain de son escadrille. Il a été nommé capitaine. Egalement dans l'aviation Charles Trenet. "Le fou chantant" est devenu "le fou volant". Noël-Noël tourne cette fois-ci pour de bon *Ademaï aviateur.*

Quant à Tino Rossi après trois jours de service actif, il a été réformé définitivement.

Charles Boyer a été chargé de la propagande française aux Etats-Unis. Il est arrivé à New-York au début de décembre. De même pour Eric von Stroheim, d'ailleurs sujet américain.

Jean Chevrier, un des *Trois de Saint-Cyr* (film qui sera lancé sous peu au Canada) est fantassin.

Georges Carpentier a rejoint son escadrille. Ray Ventura dans le train des équipages.

René Dary et Paul Cambo attendent leurs affectations.

Pierre Blanchar est officier mais réformé étant grand blessé de guerre.

Jacques Grétillat qui n'est pas mobilisable sert dans la radio.

Conchita Monténégro s'est engagée pour servir comme infirmière dans une ambulance américaine. Jeanne Boitel est infirmière elle aussi; elle s'occupera tout particulièrement des familles civiles.

▼

Un coup dur pour l'adjudant Luguet

André Luguet ne cache pas son âge. Etant donné sa prodigieuse apparence de jeunesse ce serait même un compliment à lui faire que d'avouer publiquement ses quarante-sept ans. Comme d'autre part il est père de deux enfants, les lois militaires le considèrent comme ayant cinquante et un ans. Ainsi, il n'est pas mobilisable pour le moment. Mais !

— Comment ! rester inactif pendant que les camarades se battent ? C'est inadmissible. Ou bien s'enrôler dans la défense passive, siffler pour faire éteindre les lumières, mécontenter les services d'ordre, les locataires des appartements visés... et soi-même ? Ah ! non ! J'ai débuté dans l'infanterie, comme tout le monde. J'ai été blessé, comme tout le monde. J'ai fait une demande pour passer dans l'aviation, comme tout le monde. Ma demande a été agréée...

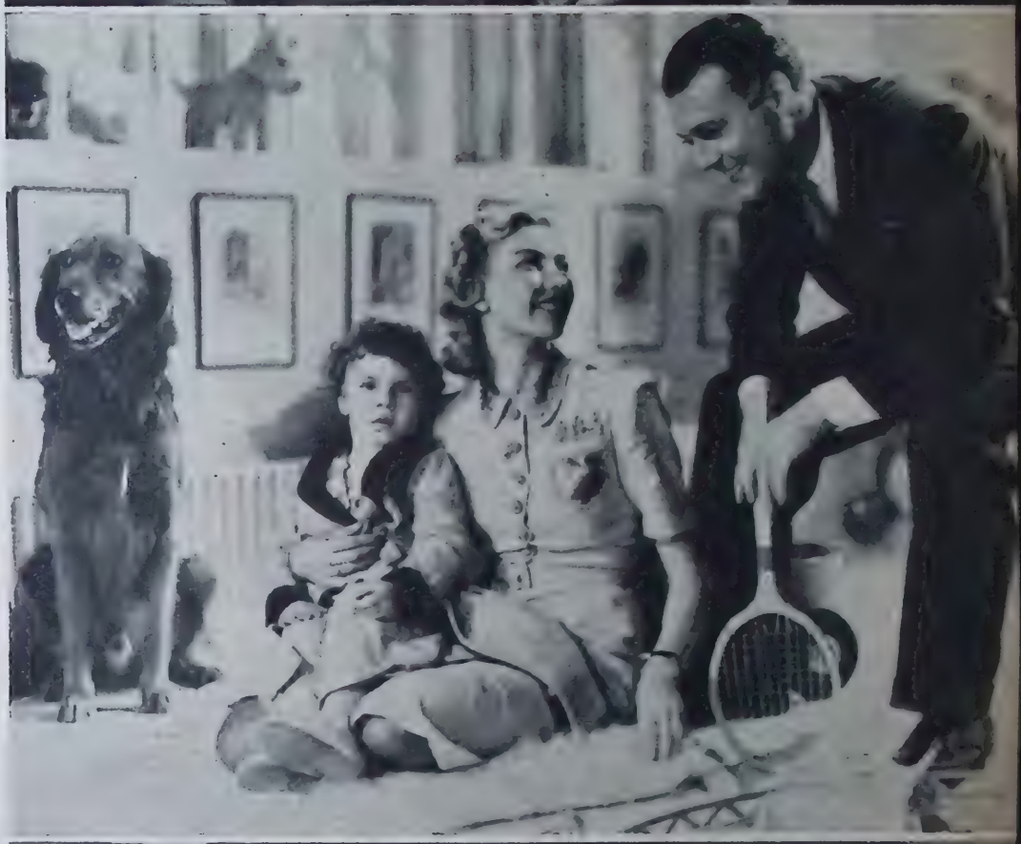
— Et vos coups durs ?

— Comme tout le monde... Un jour, mon appareil fut descendu. Je me suis retourné comme une crêpe, j'ai passé 30 pieds au-dessus des tranchées ennemies, et j'ai atterri — ou plus exactement, je suis tombé — entre la première et la deuxième tranchée française. Une veine !

C'est le seul "coup dur" dont parle André Luguet. Parmi tant d'autres...

CONFLIT AUTOUR D'UN ENFANT

L'action du film "Conflit" (que nous verrons sous peu) tourne autour de la possession d'un enfant et pose le problème suivant : qui est la vraie mère ? Celle qui donne le jour ou celle qui élève l'enfant auquel elle a donné son nom ? Ce film fera sensation. En voici quelques scènes. En haut : Corinne Luchaire et Claude Dauphin. Au centre : Corinne Luchaire, l'enfant et Raymond Rouleau, père adoptif qui ignore que l'enfant est de Corinne. En bas: la mère adoptive, Annie Ducaux, s'écroule au procès alors que la vérité éclate au sujet de la naissance de l'enfant. Un film qui promet de fortes émotions.



ANALYSE ET CRITIQUE DES FILMS

LE DOMPTEUR
Comédie gaie

Réalisation: *Pierre Colombier.*
Scénario: *Yves Allégret et René Pujol.*
Musique: *Oberfeld.*
Interprétation: *Kérien, Saturnin-Fabre, Monique Rolland, Andrex, Line Dariel, Dorville, Maupi, Recordier, Boulicot, Doumel, Lemontier, Rosita Montenegro.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — On peut rapprocher cette comédie gaie, de quelques oeuvres américaines réussies, où l'on voyait un héros, falot et timide, se ressaisir et se modifier sous une influence quelconque: hasard, superstition ou passion amoureuse, pour devenir un foudre de courage, un énergique, un triomphateur. "Le Dompteur" est plaisant, nouveau comme formule. Le contraste des milieux est amusant et donne lieu à des scènes vives et cocasses où se révèle le talent original du comique Kérien bien entouré.

SCENARIO. — Raphael et Bertrand, deux amis, travaillent à l'agence T.P.V. (Tout Pour Vous). Bertrand veut enlever la fille du notaire, Maître Durand. Il charge Raphael de le remplacer aux obsèques de son oncle. Raphael qui a fait provision d'oignons, pleure si bien qu'il hérite du dit oncle. L'héritage consiste en un cirque bien achalandé. Mais une clause oblige l'héritier à débuter au cirque un soir, avant de toucher le legs. Successivement Raphael, grand timide, essayera vainement d'être équilibriste sur fil de fer, écuyer, jongleur, gymnaste. Il se résigne à être dompteur et le soir de ses débuts, triomphe du vrai lion qui a, par inadvertance remplacé les deux faux lions du numéro. Devenu courageux et énergique, Raphael dirigera le cirque à la baguette et épousera la fille du directeur.

TECHNIQUE. — La première moitié du film est conduite avec prudence; la seconde partie, dans le cirque, est brillante et amusante. Les "gags" se succèdent et le rythme des scènes est heureux et vif. Bonne photographie et d'excellents moments, notamment pendant la danse de Rosita Montenegro dans la cage aux lions truqués. La finale, pittoresque est de premier ordre.

INTERPRETATION. — Kérien, malgré des influences venues de deux comiques connus révèle pour son premier film un indéniable tempérament comique, du style et de la sensibilité. Il est remarquablement soutenu par Saturnin-Fabre si bon en père loufoque et par Dorville qui joue un forain ivrogne et bon enfant.

COUPS DE FEU
Comédie dramatique

Réalisation: *René Barberis.*
Auteur: *A. Pouchkine.*
Interprétation: *Mireille Balin, Raymond Rouleau, Aimé Clariond, Ginette Leclerc, Talazac, Pierre Nay.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Comédie romanesque dont une partie se déroule dans la Silésie autrichienne, et l'autre partie en France, sur la Côte d'Azur. Quoique décoré et habillé "de nos jours", le film situe nettement l'intrigue dans l'Autriche d'avant-guerre, celle des archiducs et des duels d'honneur. . . Un homme poursuit de sa haine un ancien ami, et réclame de lui, en plein bonheur, un duel, engagement dû sur parole d'honneur . . . Ce film est brillamment mené dans des décors variés.

SCENARIO. — Un officier commandant un escadron en Silésie, découvre chez son meilleur ami, le lieutenant Koplinsky, la femme qu'il voulait épouser; il le provoque en duel, mais Stany refuse de tirer sur son capitaine et ami, obligeant ainsi l'autre à refuser de poursuivre. Les mois, les années se passent. L'officier n'a pas désarmé. Il trouve sur son chemin une jolie aristocrate polonaise, ruinée qu'un geste de désespoir a menée chez lui pour le voler. Il l'engage avec la mission de se faire aimer du jeune homme et de lui faire aimer la vie; la comtesse réussit tellement qu'elle se fiance et se marie à Koplinsky. Alors, l'officier reparaît et vient réclamer son duel, mais la jeune femme amoureuse s'interpose. Il n'exigera plus le combat abandonnant ces deux êtres amoureux à leur bonheur.

TECHNIQUE. — L'action de ce film sous-entend une part de convention nécessaire; on lui a donné consistance par des cadres justes. Photographie en clair-obscur. La décoration est souvent fort belle (intérieurs, salons de jeu, palace...). Le dialogue, sobre et sensible.

INTERPRETATION. — Mireille Balin, élégante et ravissante, est une belle femme brûlée de ses propres feux. Raymond Rouleau est solide, rigide et bon comédien. Aimé Clariond joue avec son aisance coutumière et Ginette Leclerc crée avec goût une spirituelle figure.

Monique Rolland et Andrex sont charmants, et Doumel, les clowns Recordier et Boulicot, Maupi, Line Dariel et les "types" du cirque sont en grand relief. On appréciera la grâce brune et piquante de Rosita Montenegro.

METROPOLITAIN
Drame réaliste

Origine: *Française.*
Réalisation: *Maurice Cam.*
Interprétation: *Ginette Leclerc, André Brûlé, Albert Préjean, Anne Laurens, Pierre Sergeol, Duvaleix, Jean Tissier, Janrier, René Worms, Maxime Fabert.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Il y a dans ce film d'atmosphère réaliste un réel souci d'art et de recherche. L'action de "Métropolitain" est placée tantôt dans une rame de métro ouvrier, au petit jour, tantôt dans un music-hall, ou encore sur un chantier des quais. Les milieux modestes imprègnent le film de leur tristesse qui n'est pas sans beauté.

Ce film, qui marque les débuts d'un nouveau metteur en scène, venu à la mise en scène en passant par le journalisme, a un accent émouvant.

SCENARIO. — Pierre, ouvrier est marié à Suzanne, qui tient le téléphone de nuit dans un grand hôtel. La vie bizarre des époux les fait dormir chacun quand l'autre travaille. D'un wagon de métro, un matin, Pierre aperçoit à une fenêtre d'hôtel, boulevard de Grenelle un homme qui tente de poignarder une femme. Il descend, requiert la police. Il s'agit de Zoltini, ancien illusionniste fameux et sa femme Viviane. L'intrusion de Pierre dans leur vie donnera à Viviane un prétexte pour quitter son mari pour un engagement en Amérique du Sud; Pierre et Zoltini ont une altercation violente et dans la bagarre, Zoltini tombe à l'eau. Cependant, lorsque Viviane apprend que son mari a rejoint Pierre, s'est battu avec lui, elle renonce à son engagement et revient au foyer. Suzanne abandonnera sa position de nuit et les deux époux pourront vivre comme tout le monde.

TECHNIQUE. — Tout ce qui est décor naturel, rues, quais a été intelligemment enregistré et les tableaux de la vie parisienne sont sensibles et pathétiques. Les scènes dans l'appartement de l'impresario font contraste. Toute la partie réaliste du film est excellente. Bonne photographie d'atmosphère.

INTERPRETATION.—Ginette Leclerc est Viviane, fille provocante et lassée et son interprétation pittoresque obtiendra des admirateurs. André Brûlé est habile, assuré, chic en illusionniste raté. Un intéressant début, celui de la fine Anne Laurens qui joue la femme de Préjean, lequel est très sympathique et le reste même dans les scènes où son personnage l'est un peu moins.

EUSEBE, DEPUTE
Comédie gaie

Réalisation: *A. Berthomieu.*
Auteur: *D'après une idée de Tristan Bernard.*
Musique: *Michel Levine.*
Interprétation: *Elvire Popesco, Michel Simon, Jules Berry, André Lefaur, Marguerite Moréno, Bergeron, Marthe Mussine.*
Distribution: *France-Film.*

CARACTERE DU FILM. — Cette farce comique, plaisante, adaptée de Tristan Bernard par l'habile réalisateur Berthomieu, est de nature à composer un spectacle irrésistiblement gai. Les moeurs parlementaires sont, avec une férocité bon enfant, caricaturées, et les personnages de la comédie amusent en indiquant des traits souvent très justes dans la satire. Le film est situé tantôt en province, tantôt dans le Tout-Paris de la politique et du music-hall.

SCENARIO. — Un vague cousin s'étant servi de son nom sans tache: Eusèbe, clerc de notaire, entreprend de faire cesser l'imposture. Au cours d'une aventure électorale, il est nommé député grâce à l'aide d'une vedette de music-hall qui veut jouer un tour à son ami et directeur, qui tient à faire ériger un établissement thermal flanqué d'une salle de jeux dans la ville natale d'Eusèbe. Eusèbe comprend vite qu'il n'a été qu'un jouet . . . et retourne à l'étude notariale, démissionnant du Parlement.

TECHNIQUE. — Dans toutes les scènes provinciales, Berthomieu, qui a fait de charmants films de la vie de province, compose des scènes justes et tendrement ironiques. La partie consacrée à l'élection est d'une savoureuse vigueur, les réparties, le texte cinglants plaisent et surprennent. La mise en scène est alerte, plaisante. Bonne photographie dans de clairs et riches décors. Une charmante musique.

INTERPRETATION.—Elvire Popesco est dans un de ses très bons rôles, étincelante et spirituelle; Michel Simon campe un brave bourgeois de province évoluant dans le Paris de la politique et du théâtre, mais gardant sa candeur et son honnêteté. Il est excellent de drôlerie. Jules Berry joue les "Jules Berry", ce qui est déjà très bien, et André Lefaur, Bergeron sont avec Marguerite Moréno les intelligents partenaires de ces trois protagonistes. Bonne silhouette de Mussine.

Secrets et décrets de la grande mode

Ces photos illustrent quelques délicieuses nouveautés de la mode en fait de coiffure. Le chapeau c'est la véritable coquetterie de la femme. Celle qui tolère le plus de fantaisie. Quant à la coiffure c'est le plus majestueux ornement de la femme. On n'apportera jamais trop d'attention à ce détail de la toilette.

Coiffure pour la débutante mettant surtout en vedette le beau modelé du front.

A gauche, un petit chapeau tyrolien... à la manière de Robin Hood. D'un chic certain. A droite, chapeau en crêpe drapé.

Coiffure classique pour le soir inspirée de la mode antique. Sied surtout aux figures longues.

Turban traité à l'hindou. Très gracieux mais ne sied qu'aux figures à l'oval très prononcé.

Ce qu'ils font au front

* Maurice Maillot est secrétaire du commandant d'une escadrille d'aviation. Pour le moment, il est quelque part dans le Nord. Il lui arrive de rencontrer dans le même camp l'aérostier Pierre Chenal.

* Lucas Gridoux est agent de liaison télégraphiste à l'état-major de son régiment, tandis que Christian Jaque, campe actuellement dans une scierie.

* Marcel Carné, simple soldat, est dans la Sarre.

* Gilbert Gil, qui est dans la D.C.A., s'occupe néanmoins de théâtre. Il occupe ses loisirs à monter, avec ses camarades, une pièce dont il est l'auteur et qui s'intitule *Gringoire.*

* Raymond Gall est dans l'Est; il est affecté à un groupe motorisé d'un régiment d'infanterie.

* René Clair qui était réformé vient de s'engager.

* Maurice de Cannonge est inspecteur de police à Nice. Il loge dans une villa de son ami Berval. Il pense encore à mettre en scène un film et travaille à un découpage.

* Andrex est à Marseille.

* Roland Toutain qui est réformé — il a eu tant d'accidents au cours de ses excentricités — songerait à prendre du service et s'engagerait dans l'aviation.

* Prochains appelés: le jeune Robert Lynen —attention à la tondeuse double zéro du coiffeur — et Cecil Grane, le fils de Harry Baur, qui, virtuose du ski, servira dans les chasseurs alpins.

* Jacques Erwin et Georges Péclet sont au ministère de l'air.

* Rolla Norman est dans l'armée de l'air.

* Jean Weber sert dans un escadron de cavalerie.

* Pierre Brasseur, Bernard Zimmer et Charpin sont en garnison à Fontainebleau.

* Charles Boyer, chargé de mission, est rentré en Amérique.

* André Baugé est en convalescence pour une période de trois mois.

* Le lieutenant Alibert est à Saint-Nicolas-du-Port, dans un régiment d'infanterie.

* Dalio est en ligne dans l'Est dans un régiment d'artillerie lourde de forteresse.

* Roger Duchesne est artilleur, lui aussi, mais sert dans un régiment de campagne.

* Pierre Mingand est actuellement dans un bataillon d'instruction d'infanterie.

* Jacques Varennes est au bureau de recrutement de Rouen.

* Jean Galas n'est pas mobilisé. Il a fait la guerre du Riff et a été sérieusement blessé. René Dary lui aussi est un vétéran de la guerre contre Abd-el-Krim.

* Gina Manès s'est inscrite parmi les ambulancières.

* Le fils de Marcel Vallée est mobilisé.

* Albert Préjean est lieutenant de première ligne mais dans un secteur assez calme.

* Le capitaine Pierre Fresnay est affecté à un régiment de Zouaves chargés, pour le moment, d'une mission de récupération de matériel.

▼

Danielle Darrieux au bal

Dans un magnifique décor, Henri Decoin dirige une scène de bal pour *Battement de coeur.* Ce décor représentait une grande salle de bal où deux cent cinquante couples dansaient.

Danielle Darrieux et Charles Deschamps descendirent un escalier, puis pénétrèrent dans le bal. Danielle avait un petit air étonné qui lui convenait à merveille. Elle salua, s'inclina même devant les laquais, qui firent la révérence, bref, accumula gaffes sur gaffes. Mais elle était charmante quand même et cette scène sera certainement l'un des principaux clous de *Battement de coeur.*

Le mariage prochain de Charles Vanel

Jean Murat villégiature chez Charles Vanel en attendant le mariage de celui-ci...

Nous serons, croyons-nous, les premiers à annoncer la nouvelle. L'interprète de *La belle Equipe,* de *L'Assaut,* de *Légions d'honneur* — mais nous n'entreprendrons pas d'énumérer ici sa carrière, car la page y passerait — Charles Vanel se marie.

Il épouse, cela vous étonnera sans doute, une jeune femme *qui ne fait pas de cinéma,* mais qui, ajouterons-nous, est si jolie qu'elle pourrait bien en faire.

Le nom de l'heureuse future épouse à qui nous présentons tous nos voeux de chance, Charles Vanel nous a demandé de ne le publier qu'après la cérémonie qui ne saurait tarder et qu'il attend avec sa future femme et Jean Murat dans sa propriété, près de Saint-Tropez.

C'est là qu'est arrivée d'ailleurs cette histoire que Jean Murat ne raconte pas sans une pointe de regret dans la voix:

Comme on lui reprochait de ne pas avoir signé un engagement militaire il n'arriva pas à convaincre ses interlocuteurs qu'il avait cinquante-trois ans et qu'on lui avait refusé l'autorisation de servir qu'il avait sollicitée...

Hé, oui! conclut-il... Il n'y a au fond que comme cela qu'on peut s'apercevoir qu'on est vieux...

▼

Georges Rigaud retrouve la belle Mireille Balin

"Dernier refuge", que nous verrons bientôt au Canada, apporte à Mireille Balin, Georges Rigaud, Marie Glory et Dalio des rôles vivants, émouvants, forts, qui leur permettent de donner la pleine mesure de leur talent. Mireille Balin retrouve dans ce film un de ces personnages de séductrice où elle est incomparable. Georges Rigaud exprime le double drame de l'amoureux dédaigné et de l'homme traqué. Marie Glory incarne une jeune fille énergique et sensible, noble dans la souffrance et dans l'amour. Et Dalio, éloigné cette fois des rôles de composition des personnages troubles et des traîtres, dessine une attachante figure de jeune savant.

JOSSELYNE GAEL DANS UN NOUVEAU ROLE

Josselyne Gaël, épouse de Jules Berry a donné naissance il y a quelques mois à une grosse fillette qui a reçu le prénom de "Michoute". En réalité sur le registre on a inscrit "Michoute Paufichet" mais il est entendu que l'enfant portera dans la vie le nom de théâtre de son père, nom justement célèbre. Nos bons voeux à Mme Jules Berry que nous reverrons sous peu à l'écran.

Joyeux Noël

et

Heureuse Année à tous

Union Electric Supply Co.

●

270 ouest rue Craig

MONTREAL

Ce que je fais... quand je n'ai rien à faire...

par Corinne Luchaire

MOI, quand je ne fais rien... je ne fais rien, naturellement, et puis je fais les multitudes de choses que je n'ai pas le temps de faire. Ça a l'air compliqué, comme ça, à première vue, mais c'est extrêmement simple.

Il y a des gens qui peuvent faire du cinéma comme d'autres vont à la pêche, sans se fatiguer. Ils ont de la chance. Ils tournent de midi à huit heures, ils apprennent leur rôle, ils voient leurs amis, ils sortent le soir. Moi, je ne peux pas. Le cinéma me "tue". Et quand j'ai terminé un film, il me faut d'abord récupérer, dormir tout mon saoul pendant une semaine, textuellement "ne rien faire".

Cette période de désintoxication passée, je renoue avec le monde, je recommence à m'intéresser aux frivolités, à parler chiffons. Pas trop... Un peu! Juste ce qu'il faut pour ajouter à ma collection une ou deux robes du soir, ma passion. Tiens, je viens de me commander un smoking tout blanc, avec une longue jupe plissée en mousseline, et, pour l'après-midi, un tailleur de toile jupe blanche et veste à fleurs, en gros tissu à rideaux.

Ça me fait rire d'écrire ça, parce que j'ai l'air de vouloir jouer à l'élégante. En vacances, plus je suis en cochon, plus je suis à mon aise. Ma vraie toilette, c'est le maillot de bain, ou le bain de soleil, ou le pantalon et le chandail!

Je dois avouer que mes loisirs se sont considérablement enrichis depuis que j'ai mon permis de conduire, et une voiture. J'étais assez paresseuse avant, je restais des journées entières à bouquiner dans un coin ou à tapoter du piano. Maintenant, tout ça est changé. Récemment, j'ai emmené ma tante à Versailles où nous avons des amis, et ce voyage a été délicieux. J'ai conduit de façon convenable paraît-il et je me suis amusée en route à poser des photos bien idiotes, bien ridicules.

Je ne puis malheureusement, faire aucun projet semblable pour chaque jour. Il est probable que je tournerai un film, je ne sais pas encore lequel, et je ne puis m'éloigner trop de Paris. Alors, je vais commencer tout de suite à me mettre pour de bon au repos. Et je pourrai ainsi, revenir tous les deux ou trois jours pour dîner avec des amis ou me rendre à l'une ou l'autre des manifestations que je néglige bien involontairement pendant que je tourne.

Je fais des courses pour la maison avec ma voiture. Je suis allée chercher un fauteuil que Maman avait acheté en dehors de Paris. J'ai mis dix minutes pour faire le parcours, en passant par les souterrains. J'ai une passion pour les passages souterrains et je voudrais qu'il y en ait partout dans Paris. J'avais mis des grosses bottines et un manteau très ordinaire. Mais les gens ne m'ont pas jugée d'après cette simplicité, à cause de la voiture, et nous avons été assaillies par une bande de gosses à qui nous avons payé des sucettes et de la limonade.

J'oubliais une occupation un peu exceptionnelle à laquelle je me suis livrée ces jours derniers: je me suis fait opérer de l'appendice! Comme on m'a endormie au gaz hilarant, j'ai trouvé ça charmant! Je n'ai pas cessé de rire aux éclats pendant qu'on m'ouvrait le ventre. Essayez, vous verrez...

bien-aimé

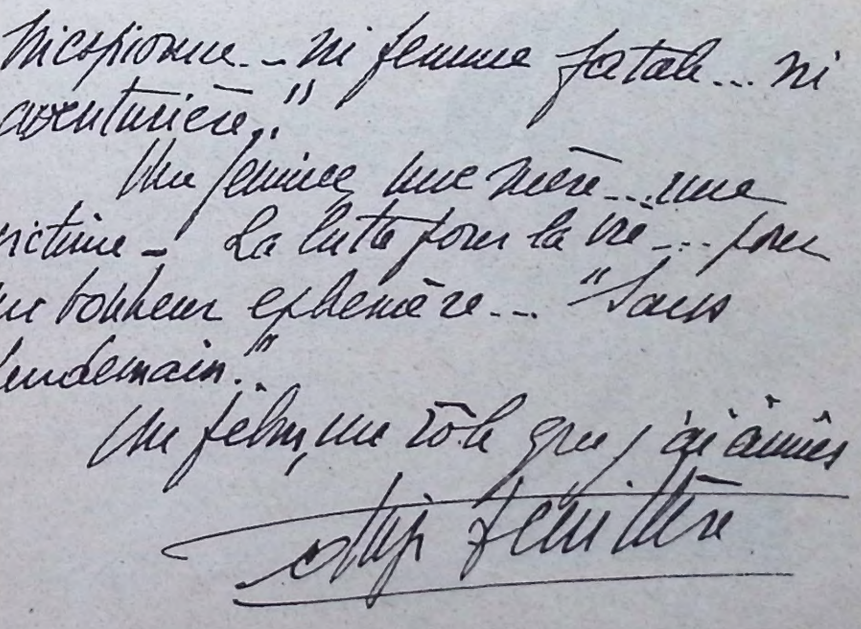
comme une

sweet caporal

• Les Sweet Caps sont toujours bien-aimées. Elles sont un délicieux mélange des plus fins tabacs virginiens mûris par l'âge — douces, agréables, roulées à la perfection, les cigarettes les plus populaires au Canada.

"La forme la plus pure sous laquelle le tabac peut être fumé".

La belle artiste Edwige Feuillère nous écrit pour nous dire quel sera son rôle dans son nouveau film, intitulé "Sans Lendemain". Lisez vous-même...

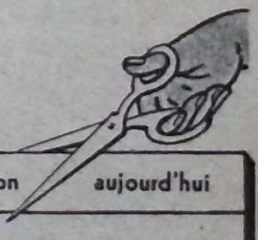


Mes héroïnes — ni femme fatale... ni aventurière." Mes femmes sont mères... une victime — La lutte pour la vie... pour un bonheur éphémère... "Sans Lendemain".

Mes films sont ceux que j'aime

Edwige Feuillère

—Pierre Chenal aurait l'intention de porter à l'Ecran *Le Rouge et le Noir*, l'oeuvre complète et délicate de Standhall. Fort longue à se réaliser cette intention serait sous peu mise en oeuvre. A cet effet, Marie Bell et Jean Mercanton auraient été pressentis, sinon déjà engagés.



Envoyez ce coupon aujourd'hui

Nom .....

Adresse .....

Ville ..... *Comté* .....

L'abonnement au "Courrier du Cinéma" est de cinquante sous par année

Adressez ce coupon à

COURRIER DU CINEMA,

637 ouest Craig — Montréal

Mila Parély a déjà crevé la faim dans New York

Remarquée par Rudy Vallée elle chante avec son orchestre. — On lui prête des bijoux, on l'adule... et on l'abandonne. De retour à Paris, à force de travail elle devient une vedette.

Ma plus grande chance est de ne pas avoir été sacrée vedette à seize ou dix-sept ans... ce qui n'aurait pu qu'être désastreux pour ma carrière; je me croyais tellement bien dans ce temps-là !... Depuis, la vie m'a appris à mieux me connaître et s'est chargée de me dresser. Je ne le regrette pas, au contraire. Ainsi s'exprimait récemment l'artiste qui raconte ses souvenirs :

Petite j'étais terrible. Je ne travaillais pas mal en classe... jusqu'à quatre heures seulement Après, je me reposais. Prières, menaces, rien ne me touchait. J'obtenais quotidiennement mon zéro de conduite.

Je voulais être danseuse : un accident brise ma cheville et, du même coup, mes projets. Je suis attirée par la médecine.. quand survient la ruine brusque de mes parents. qui vivaient à Paris, mais possédaient des usines de caoutchouc aux Etats-Unis

Plus question donc d'entreprendre de longues études et finie l'existence de petite fille gâtée qui a été la mienne jusqu'ici. Je décide de travailler. J'hésite.. Théâtre journaliste? Ce sera le cinéma. Pendant un an je fais de la figuration Excellente école par où devrait avoir passé toute "star".

Comme je vous l'ai déjà dit. je me crois, alors, une personne extrêmement bien. Forte de cette confiance en moi, je prends une décision :

Un lundi, au déjeuner, j'annonce à mes parents que j'embarquerai le mercredi pour New York. Stupéfaction... évidemment. Tout de même... une gosse de seize ans qui ne sait pas un mot d'anglais, seule... en Amérique...C'est une plaisanterie!

Je ne plaisante pas, pourtant, et je ne suis pas attirée par le mirage de la Californie. Non. Je ne désire que me rendre à New York et, là, voir ce que je peux donner loin de ma famille dépaysée, sans argent et n'ayant qu'à compter sur moi.

Supplications, larmes... Je pars...

A New-York, je vais d'abord chez des amis, mais je me sauvais au bout de quatre jours : je n'ai pas quitté ma famille pour entrer dans une autre...

Et la lutte commence.

Je cherche du travail, n'importe quel travail. C'est difficile; je suis si jeune; j'évite de montrer mes papiers et je ne paie pas de mine avec mon air défait. Je reste quelquefois trois jours sans manger.

J'essaie de me placer comme femme de chambre ou gouvernante. Mais je suis forcée d'aller à l'école le matin car je n'ai que seize ans; la loi m'y oblige. J'apprends l'anglais. Je me lie avec une petite girl pauvre et nous convenons d'un arrangement. Nous allons tous les jours prendre un café et un sandwich un seul pour nous deux. Un jour, je bois le café, elle mange le sandwich; le lendemain, nous échangeons : à elle le café, à moi le sandwich.

Pauvre petite! Je ne sais pas ce qu'elle est devenue...

UN MOMENT DE VOGUE

Enfin, on m'accepte à la radio. Je suis sauvée pour l'instant.

Et maintenant que je me suis magnifiquement cassé le nez, que j'ai crevé de faim, mon orgueil et ma vanité sont bien amoindris.

Je travaille de toutes mes forces... de neuf heures du matin à quatre heures du matin : enregistrement de disques, T. S. F. dans la journée; théâtre et boîte de nuit le soir.

Deux années vont passer... Entre temps, j'entre dans l'orchestre de Rudy Vallée je chante, je connais un moment de vogue. Aussitôt, ma firme m'impose un immense appartement, trois domestiques, deux réceptions-cocktail par semaine et je suis couverte de bijoux... loués au mois. Mais peu importe, il faut paraître...

Deux fois la semaine, des inconnus font irruption chez moi, dansent, boivent mangent, crient. Affolée, je me réfugie dans ma chambre pour pouvoir au moins pleurer en paix. Quand la chance aura tourné ces gens ne daigneront pas même me saluer lorsqu'ils me rencontreront dans la rue.

Je travaille à l'école Paramount, qui me propose un contrat de sept ans. Mais, excédée de la vie de machine que je mène à New York, je refuse. Je ne suis pas venue en Amérique pour devenir une vedette, mais pour prendre contact avec la vie et me connaître. Voilà qui est fait...

Je reprends le chemin de la France.

A Paris je signe pour un film *Rumeur:* je suis emballée Enfin, mon premier rôle dramatique. Pendant six mois, je ne pense qu'à ce rôle, je m'absorbe dans mon personnage, je dessine mes costumes. J'espère tout de ce film qui finalement, ne se fait pas.

Très déprimée, je pense à repartir en Amérique.

L'AMOUR... ET LE CHAGRIN

Puis un bouleversement se produit dans ma vie personnelle. Pour la première fois, j'aime.

Je deviens plus grave. plus compréhensive et une phase de gros chagrin achève de me transformer physiquement et moralement. A un tel point que les producers ne me reconnaissent pas. Et, de là, date le début de ma carrière. Tout ce que j'ai fait avant ne compte pas. Guitry m'engage pour tourner dans *Remontons les Champs-Elysées:* ensuite je fais *Une java, l'Esclave blanche, le Grand élan;* je reprends le rôle de Jacqueline Delubac dans *Un monde fou,* au théâtre de la Madeleine, et j'ai la grande joie d'être l'une des interprètes de la *Règle du jeu.*

Maintenant, je vais vous faire une dernière confidence : mon grand rêve serait de tourner deux films par an, de jouer une pièce de théâtre et... de voyager le reste du temps; je suis une vagabonde. Un mot me fait frémir, me donne la fièvre et claque magnifiquement à mes oreilles : partir!...

MILA PARELY

Les briques que se jettent les acteurs à la tête au cours des bagarres filmées sont toujours constituées par des miches de pain mises au four sous la forme de briques. Si par contre, l'on a besoin de tuiles à faire tomber par grand vent sur la tête du jeune premier comique, une boulangerie se charge également de faire cuire du pain sous forme de tuiles.

* * *

Les sandwiches que mangeaient des prisonniers dans un film récent contenaient, en guise de jambon, des tranches de caoutchouc, afin que les figurants, même affamés, n'en fissent pas une consommation excessive.

* * *

Les chiens promus au rang de vedettes ne sont généralement pas autorisés à garder leur nom de naissance. C'est ainsi qu'un chien dont on va bientôt entendre beaucoup parler puisqu'on va lui donner un rôle important, a reçu le nom de "As", le sien "Eclair" n'étant pas assez phonogénique.

* * *

Françoise Rosay ne commence jamais un film sans faire dire plusieurs messes pour son succès.

Programmes des Cinémas de Province

Théâtre "AUDITORIUM" — Shawinigan

4 au 6 JANVIER	—LE SCHPOUNTZ
11 au 13 "	—UN FICHU METIER
18 au 20 "	—CHATEAU DES QUATRE OBESES
25 au 27 "	—SOMMES-NOUS DEFENDUS

Théâtre "ROXY" — Shawinigan Falls

31 DEC. au 3 JANV.	—LE HEROS DE LA MARNE
7 au 10 JANVIER	—MARTHE RICHARD
14 au 17 "	—LA CITE DES LUMIERES
21 au 24 "	—LA VIERGE FOLLE
28 au 31 "	—MOLLENARD

Théâtre "GEORGES"—St-Georges, Beauce

3 au 5 JANVIER	—NUITS DE PRINCES
10 au 12 "	—LA MARSEILLAISE
17 au 19 "	—LES PIRATES DU RAIL
24 au 26 "	—PAIX SUR LE RHIN
31 JANV. au 2 FEV.	—FEU MARINE D'ABORD

Théâtre "ALMA" — Riverbend

6 au 8 JANVIER	—RETOUR A L'AUBE
13 au 15 "	—BELLE ETOILE
20 au 22 "	—LA FEMME DU BOULANGER
27 au 29 "	—CES DAMES AUX CHAPEAUX VERTS

Théâtre "CAPITOL" — Chicoutimi

2 JANVIER	—BELLE ETOILE
5- 6 "	—LES ROIS DE LA FLOTTE
8- 9 "	—WERTHER
12-13 "	—L'ETRANGE NUIT DE NOEL
15-16 "	—LA MAISON DU MALTAIS
19-20 "	—LE SOLDAT INCONNU VOUS PARLE
22-23 "	—RETOUR A L'AUBE
26-27 "	—LE PARADIS DES VOLEURS

Théâtre "LAURIER" — Mont-Laurier

6- 7 JANVIER	—L'OCCIDENT
13-14 "	—J'ACCUSE
27-28 "	—LA CASERNE EN FOLIE

Théâtre "CHATEAU" — Port-Alfred

1- 2 JANVIER	—ALTITUDE 3,200
8- 9 "	—ALERTE EN MEDITERRANEE
15-16 "	—LA FEMME DU BOULANGER
22-23 "	—UN DE LA MONTAGNE
29-30 "	—LA CITE DES LUMIERES

Théâtre "MALARTIC" — Malartic

9 JANVIER	—HERCULE
23 "	—PRINCE DE MON COEUR

Théâtre "CARTIER" — Granby

7 au 10 JANVIER	—BELLE ETOILE
	—COEUR EBLOUI
14 au 17 "	—LA VENUS DE L'OR
	—UN DE LA MONTAGNE
21 au 24 "	—BAR DU SUD
	—TRAIN POUR VENISE
28 au 31 "	—LE PETIT CHOSE
	—UN FICHU METIER

Théâtre "EDEN" — Sorel

31 DEC.-1er JANV.	—RETOUR A L'AUBE
	—MES TANTES ET MOI
7- 8 JANVIER	—ERNEST LE REBELLE
	—L'HOMME SANS COEUR
14-15 "	—MOLLENARD
	—BOUT DE CHOU
21-22 "	—WERTHER
	—MOISE ET SALOMON PARFUMEURS
28-29 "	—LA RUE SANS JOIE
	—J'ARROSE MES GALONS

Théâtre "NATIONAL" — Matane

4 au 6 JANVIER	—L'ETRANGE NUIT DE NOEL
7 au 10 "	—LE PARADIS DE SATAN
11 au 13 "	—UN GOSSE EN OR
14 au 17 "	—MARTHE RICHARD
18 au 20 "	—TRICOCHE ET CACOLET
21 au 23 "	—JE CHANTE
26 au 27 "	—GANGSTERS DU CHATEAU D'IF
28 au 31 "	—CAPITAINE BENOIT

"BEY'S CINEMA" — Thetford Mines

31 DECEMBRE	—CLODOCHE
3- 4 JANVIER	—LE PATRIOTE
7 "	—DISPARUS DE ST-AGIL
10-11 "	—LE SCHPOUNTZ

Théâtre "LAURIER" — Hull

7 au 9 JANVIER	—LOUISE
	—SOMMES-NOUS DEFENDUS
14 au 16 "	—RAPHAEL LE TATOUE
	—LE RUISSEAU
21 au 23 "	—LE HEROS DE LA MARNE
	—ADIEU VIENNE
28 au 30 "	—ENTENTE CORDIALE
	—BRANLEBAS DE COMBAT

"Cinéma & Académie de Musique" — Lévis

3 au 9 JANVIER	—KATIA
10 au 16 "	—LA CHANSON DU SOUVENIR
17 au 23 "	—LA MARSEILLAISE
24 au 30 "	—LE SCHPOUNTZ

Théâtre "CAPITOL" — Saint-Jean

7- 8 JANVIER	—LA FEMME DU BOULANGER
	—LE SOLDAT INCONNU VOUS PARLE
14-15 "	—FEUX DE JOIE
	—LA LIBERTE
21-22 "	—RAPHAEL LE TATOUE
	—UN MEURTRE A ETE COMMIS
28-29 "	—TEMPETE SUR L'ASIE
	—MOUTONNET A PARIS

Théâtre "CORONA" — Saint-Hyacinthe

7 au 10 JANVIER	—ENTENTE CORDIALE
	—LES DEUX PAPAS
11 au 13 "	—NUITS DE PRINCES
	—PANTINS D'AMOUR
	—BOISSIERE
14 au 17 "	—CAPITAINE BENOIT
	—LA CHANSON DE L'ADIEU
18 au 20 "	—L'ETRANGERE
	—UNE FOIS DANS LA VIE
	—PLEIN AUX AS
21 au 23 "	—LOUISE
	—EPOUSEZ MA FEMME
25 au 27 "	—LES SECRETS DE LA MER ROUGE
	—LA DAME DE PIQUE
	—MIRAGES
28 au 31 "	—LE PARADIS DE SATAN
	—MON PERE ET MON PAPA
1er au 3 FEVRIER	—ROMAN D'UN SPAHI
	—TRAIN DE PLAISIR
	—LE CRIME DU BOUIF

Théâtre "REX" — Saint-Jérôme

7- 8 JANVIER	—LA RUE SANS JOIE
	—ADIEU VIENNE
14-15 "	—ENTENTE CORDIALE
	—LE FANTOME
21-22 "	—LE PARADIS DE SATAN
	—PETITE PESTE
28-29 "	—GIBRALTAR
	—MON PERE ET MON PAPA

NOS MEILLEURS VOEUX DE

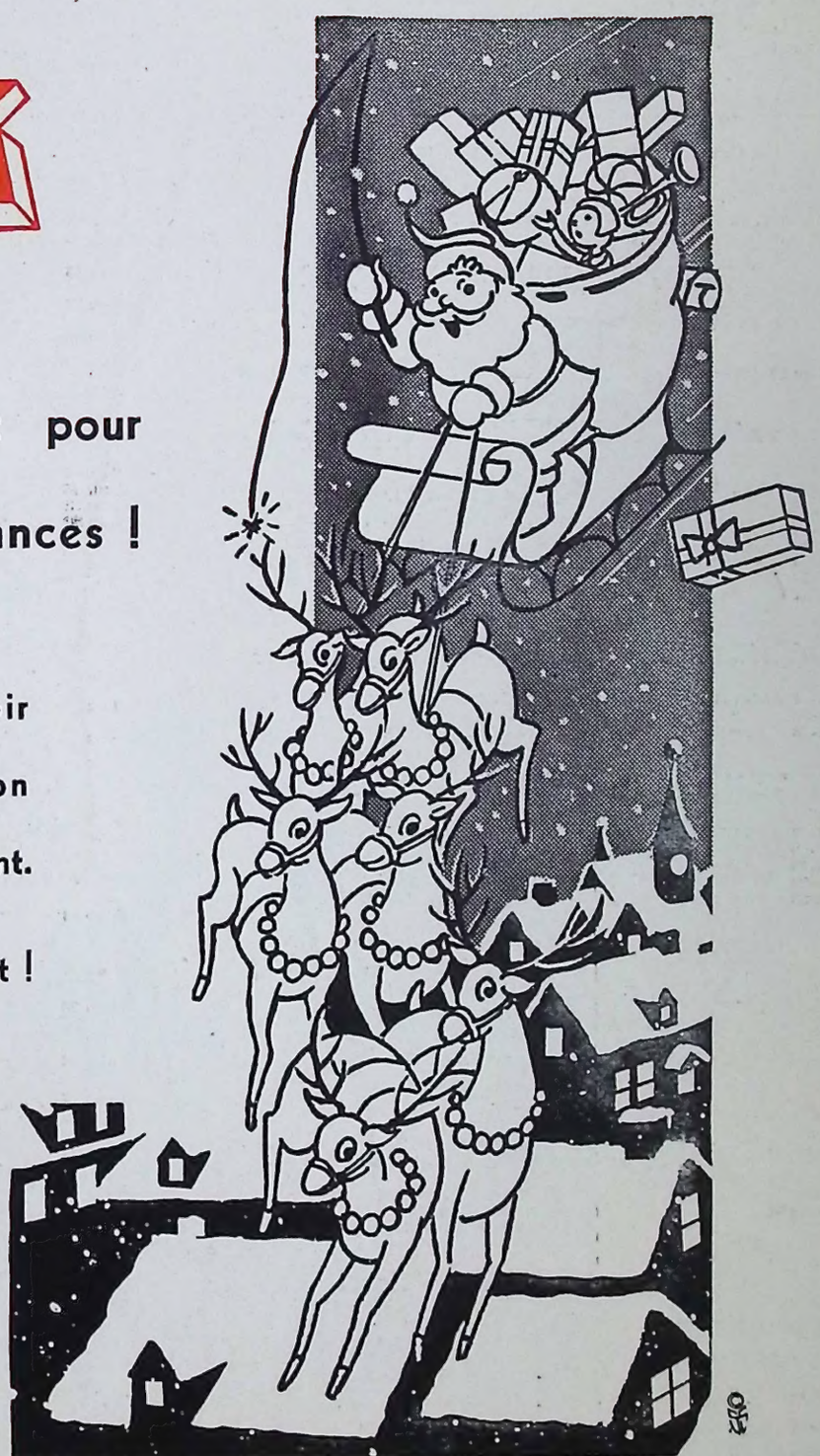
JOYEUSES FÊTES !

KIK

le breuvage pétillant pour toutes les réjouissances !

Assurez-vous d'avoir une bonne provision de ce breuvage épatant.

Tout le monde en veut !



et BONNE ET HEUREUSE ANNÉE À TOUS !

de la part de

LA COMPAGNIE KIK

et de ses employés